Sarraute
"disent les imbéciles"

folio

Texte intégral

Can Face

COLLECTION FOLIO

Nathalie Sarraute

« disent les imbéciles »

Gallimard

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1976.

C'est aux racines mêmes de l'être, là où se forme notre appréhension du monde, là où naissent, où s'implantent en nous les idées, que se placent les nouveaux « tropismes » de ce roman, de ce poème de Nathalie Sarraute.

Ils se développent en deux oppositions, liées l'une à l'autre et qui s'enchevêtrent.

La première se fonde sur cette évidence — ou est-ce une folie ? — que chacun de nous est à lui seul l'univers entier, qu'il se sent infini, sans contours. En même temps il voit tous les autres comme des personnages, qu'ils soient simplifiés à l'extrême ou à facettes multiples, et il sait que lui-même en est un pour eux : un personnage qu'on lui impose ou qu'il impose. Ce continuel « jeu des statues » comporte nécessairement des classements, des hiérarchies : les « suprêmement intelligents », les « imbéciles »...

L'autre opposition est celle de l'idée libre, vivante, indépendante, et de l'idée enchaînée aux personnages qui la produisent ou la soutiennent, pétrifiée par le mépris : « disent les imbéciles », ou par le culte, le conformisme et la terreur.

Est-il besoin d'indiquer que ce qui s'agite ici sous nos yeux soulève des questions qui sont parmi les plus significatives et les plus lourdes de conséquences de notre temps.

Elle est mignonne, n'est-ce pas ? Regardez-moi ça... regardez comme c'est fin... on ne dirait pas des vrais cheveux, c'est comme des plumes, comme du duvet... leurs doigts caressent la peau soyeuse un peu fripée de la joue... la chair moelleuse cède docilement à la pression des doigts... ils descendent le long de l'épaule recouverte d'un duveteux châle blanc, se posent sur les mains légèrement boursouflées, parsemées de petites taches dorées, qu'elle tient immobiles sur ses genoux... elle hoche la tête d'un air de tendre indulgence, elle sourit de son bon sourire innocent, rien ne perce, aucun regard « pénétrant » ne traverse l'émail miroitant de ses yeux...

Elle est mignonne... la peau si douce, fragile, de sa joue amollie vous donne quand on l'effleure avec la pulpe des doigts une sensation... on a envie de retenir son souffle... les doigts glissent, suivent le contour du crâne qui garde toute sa rondeur sous la mince couche de ses cheveux...

elle est mignonne... si frêle, docile... leurs doigts enserrent doucement l'épaule, le bras sous le châle mousseux, leurs paumes arrondies enferment les coussinets douillets parcourus de veinules bleutées, parsemés de tavelures, qui gonflent le dos de ses mains... Elle est mignonne... regardez, n'est-elle pas à croquer ?

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Ils se redressent, ils retirent leurs mains... Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Laissez-la, c'est tout. N'y touchez pas.

— Mais toi-même à l'instant...

— Oui, c'est vrai, j'ai eu tort. Je me suis laissé prendre... Mais après tout, je suis trop bête... tiens, j'aime mieux m'en aller...

Mais c'est trop tard. On ne s'en tire pas à si bon compte. Qu'on le retienne, qu'il réponde... il s'est laissé prendre à quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Quand on a commencé, il faut aller jusqu'au bout.

Jusqu'au bout, vraiment ? Jusqu'au bout avec vous... Vous voulez voir jusqu'où... et vous êtes prêts à me suivre... Pas jusqu'au bout, bien sûr... quel bout ? quelle prétention... mais juste un bout de chemin... Vous acceptez ? Ça ne vous fait donc

pas peur ? Et si vous alliez être amenés à participer à quelque chose dont vous préférez ne jamais vous approcher, que vous avez d'ordinaire le bon goût, la pudeur d'ignorer... Si vous alliez vous commettre ? Subir certains contacts ?

Peur ? Mais vraiment il perd la tête. Peur, nous ! Nous complices. Avec nous des contacts. Quels contacts, je vous le demande, quels autres contacts que ces frôlements inévitables entre le voyou qui trouble l'ordre et les gardiens de la paix qui le conduisent, leur poignet enchaîné au sien.

Plus moyen de te dérober. Une limite a été franchie. Des paroles ont été prononcées. Un acte a été commis. Tu as violé la loi.

Qu'on l'arrête, qu'on l'interroge... doucement d'abord pour ne pas le braquer. Il est nécessaire de commencer par une rapide reconstitution. Il faut revoir les choses telles qu'elles étaient. Voyons un peu, si tu veux bien, regardons ensemble.

Ici, n'est-ce pas, il y a un canapé tendu de velours bleu... ce bleu qu'elle aime... assorti à l'émail de ses yeux. Qui est assis sur ce canapé ? Réponds... — A quoi bon ? Vous le savez. — Nous le savons, mais il est indispensable de la désigner. — Elle se nomme Cyprienne. — Mais

encore ? — Cyprienne Létuvier. — Oh le petit fripon, le rusé, il a flairé le danger, il a vu le piège... N'essaie pas de louvoyer... Il ne s'agit pas de son patronyme, pas de son prénom, il s'agit de ce qu'elle est pour nous, tu le sais. Oui, de ce qu'elle représente pour chacun de nous. — C'est... c'est notre grand-mère...

— Bon. Voilà un premier point acquis. Il fallait que ce soit dit. Donc notre grand-mère était assise entourée de nous sur son canapé. Et nous la cajolions et tu la caressais et nous ne pouvions pas détacher nos yeux de son doux visage fané, nous effleurions, avec quelle précaution, ses cheveux si fins... comme du duvet... sa joue à la peau plus soyeuse, plus satinée... nous posions nos mains, nos lèvres sur les coussinets de ses mains, nos doigts suivaient les contours des veines, des veinules bleutées comme l'émail déteint de ses yeux... ses mains tranquilles qui reposent sur ses genoux écartés entre lesquels sa jupe de lainage moelleux fait un creux... un refuge où notre tête se blottit... oui, ses mains que je connais dans leurs moindres détails... sur ce doigt, l'annulaire, il y a au niveau de l'articulation un petit creux, comme un minuscule cratère, le bout de mon index le reconnaît quand il effleure à peine ses bords arrondis légèrement boursouflés... Mais ne la turlupinez donc pas comme ça, vous allez la fatiguer... Non, n'est-ce pas ? Non, on ne te fatigue pas... elle hoche la tête, elle nous sourit de

son bon sourire... Comme elle est mignonne... elle est à croquer...

C'est à ce moment que ça l'a pris tout d'un coup, il n'a pas pu se retenir, il s'est dressé, il a crié... et maintenant il a peur, il a honte, regardez-le, il cache son visage dans ses mains, il passe ses doigts sur son front, il le masse pour apaiser, pour remettre en place ce qui dans cette tête folle, cette tête brûlée... C'est de la folie, je le sais... pardonnez-moi, ne faites pas attention, mettons que je n'ai rien dit... rien... il n'y a rien, je suis fou...

« Fou ? Fou vraiment ? En es-tu certain ? Est-ce si sûr ? »... comme un chuintement, un à peine perceptible sifflement... venu de là, de celui-ci qui n'a cessé de tout observer avec dans son regard, dans son sourire comme une connivence, une complicité un peu moqueuse et amusée...

Ah, toi aussi, n'est-ce pas, tu as tout senti comme moi... Un seul témoin suffit, un seul qui lui aussi... Je ne suis pas fou... tu me l'as soufflé, je t'ai entendu chuchoter : « Est-ce si sûr ? Fou vraiment ? »... Tu percevais tout, je le savais, quand nous étions en train de la caresser, quand nos mains l'enserraient, modelaient ses contours, en faisaient le tour... tu t'amusais, toujours un peu à distance... Toujours en sécurité...

Non, tu n'as rien vu ? Tu n'as rien chuchoté ?

C'étaient des hallucinations... de pures folies... Je m'excuse, j'ai eu tort... Caressez, cajolez-la tant que vous voudrez. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Quelle mouche m'a piqué...

Mais les preuves sont là, contre elles il n'y a rien qu'on puisse faire. Tu t'es dressé, tu nous as regardés avec cette expression de dégoût, tu as osé insinuer Dieu sait quoi... on te connaît, tu es capable de tout... Tu as commis cette folie de mettre en branle notre système de défense. Des moyens nombreux, savamment gradués, adaptés à chaque cas. Tu sais maintenant à quoi t'attendre.

Inutile de te disculper, les faits sont patents. Nous étions là rassemblés, un tableau de famille charmant. Rien au monde de plus touchant. Une grand-mère délicieuse, une vraie grand-mère de conte de fées... c'est pour nous une grande chance... assise à sa place préférée, entourée de ses petits-enfants... ils l'embrassent, la cajolent, ils passent leurs mains pieusement sur les cheveux soyeux, des cheveux encore dorés se mêlent aux cheveux blancs... ils posent leurs doigts sur les fossettes de ses mains potelées, et elle les laisse faire, elle sourit en hochant la tête... n'est-elle pas mignonne?... N'est-elle pas à croquer? Mais toi tout à coup tu t'es levé, c'est plus que tu n'en peux supporter... Tu as crié n'y touchez pas, laissez-la

donc tranquille, toi qui étais là avec nous en train comme nous, plus que nous, de la caresser... Laissez-la... Et puis non, j'aime mieux m'en aller.

Voilà, voilà, qu'à cela ne tienne, voilà ce qu'il faut, tout est prévu, la règle et les exceptions, rien de nouveau sous le soleil, tout est connu, classé, d'une lamentable monotonie, et rien n'est plus clair, mieux étudié que son cas.

Voilà ce qui convient, voilà ce qui d'un seul coup va suivre dans tous les méandres, se couler dans tous les replis, traquer dans tous les recoins, aspirer, rassembler en un seul bloc et mettre au jour ce qui était là, épars, caresses, tendresses, pieux frôlements, tête enfouie entre les genoux, brusque sortie, regards furieux, haineux, tout cela assemblé avec ces seuls mots dressés là et crevant les yeux : il est jaloux.

La voici, l'arme la plus facile à manier, la plus efficace de leur arsenal. C'est elle, il le savait, qu'ils sortiraient aussitôt et braqueraient sur lui. Rien n'est plus étonnant que la rapidité, la force avec laquelle ce mot frappe, pénètre, s'épand...

Un mot pourtant qui ne paie pas de mine, un mot d'apparence parfaitement anodine, ce « ja » qui s'ouvre avec franchise et ce « loux » qui s'arrondit avec douceur, « loux » comme

« doux »... « loux » même plus doux... Mais il ne faut pas s'y fier, rien n'est plus traître que ces sonorités... Souvenez-vous qu'il y a « loux » et « loup ». Tout est là, dans ce qu'on ne prononce pas, dans ce x et dans ce p. Cela fait toute la différence. Et le « loux » si doux accolé à l'ouverture confiante du « ja » donne quelque chose qui en un clin d'œil opère de ces transformations... Quel ordinateur dans des millions d'années pourra jamais fabriquer ce qui en vous et en moi dès que ce mot « jaloux » a été prononcé produit ce que vous savez... Qui pourra jamais le développer, le grossir, l'étaler... Mais à quoi bon ? Il suffit de le dire : « jaloux ». L'énorme machinerie aussi compliquée que celle qui fait respirer nos poumons, battre notre pouls, d'un seul coup, sans qu'il sache comment, sans qu'il puisse expliquer pourquoi, lui fait monter le sang à la tête, son visage rougit... « Jaloux ? Moi ! »

Le voilà qui court sous leurs rires, le voilà tout tremblant qui se débat... Comme il est drôle... On voit son dos qui soulève et fait onduler cette couverture que nous avons jetée sur lui pour l'attraper... Regardez-le, je le tiens dans le creux de ma main, je vais le dégager pour que vous puissiez mieux l'examiner... son regard torve, fuyant nos regards... On ne sait pas où se mettre, on voudrait être, n'est-ce pas, à mille lieues sous

terre quand on a été pris sur le fait... Quel fait ?... Vous entendez ses pitoyables couinements ? Quel fait ? Faut-il l'expliquer ? On était là tous réunis. Un tableau délicieux. Notre grand-mère et nous tous autour d'elle en train de la cajoler, de la caresser, enfouissant notre visage dans le creux de sa jupe moelleuse... Tous unis dans la même tendresse, tous pelotonnés dans la même sécurité... et lui seul, tandis qu'avec nous il posait tendrement les doigts sur ses cheveux soyeux, sur sa joue...

Lui seul... faux frère, lui seul traître, retranché en lui-même, rapace, lui haineux... — Haineux, tu crois ? — Oui, haineux, c'est connu. On n'est jamais jaloux de ceux qu'on aime. Ç'a été étudié, de grands esprits l'ont vu. J'ai lu... — Oui, tu as raison, je l'ai lu aussi dans Spinoza. — Spinoza ? Oh alors... Moi, tu vois, je n'étais jamais allé jusque-là... Mais puisque Spinoza... — Oui, pas de jalousie sans haine. Elles sont jumelées. D'ailleurs la haine, le dégoût, la répulsion ont jailli de ses yeux quand l'un de nous... — Mais tu as vu que lui aussi, comme nous, il l'a dit aussi, je l'ai entendu... — Bien sûr, mais lui peut se le permettre... lui peut dire « elle est mignonne », lui peut la cajoler, elle est à lui. Mais nous, quand nous avons osé toucher à son bien, à sa propriété exclusive...

D'un seul coup il se dégage, se délivre... Oh voilà... j'y suis... Merci... C'est ce qu'il me fallait... Vous voyez, vous l'avez trouvé, sans savoir ce que vous faisiez vous l'avez touché... « Son bien, sa propriété »... refaites-le, juste un peu mieux, vous brûlez, dites-le donc, dites : « Oui, sa chose »... — Oui, ta chose... — Ah merci de me le donner... chose... Chose est bien le mot. Un mot qui dit tout.

Une chose, vous avez vu cela. Un objet, posé là devant nous, étalé, offert... Ses doux cheveux, sa joue soyeuse, l'émail miroitant de ses yeux, les fossettes de ses mains dodues posées sur ses genoux, sur sa jupe aux replis douillets...

Vous avez raison, il faut reconstituer... Nos doigts suivent ses contours, nos yeux contemplent ses couleurs... des couleurs délicates roses et bleues de pastel... Son hochement de tête indulgent, son sourire innocent... « Elle est mignonne. » Chaque mot — une merveille. « Elle est mignonne. »

Mais n'ayez donc pas peur... Ne me regardez pas comme ça... Je ne suis pas fou... Il a raison, celui-là, qui m'observe en ricanant... en se demandant jusqu'où je vais aller... Oh pas loin, rassure-toi, pas très loin, je suis trop faible, trop craintif, juste quelques pas...

« Regardez comme elle est mignonne. » « Elle » d'abord, anonyme, elle qui peut désigner n'importe qui, elle, un mot qui la place à distance, un peu plus bas. « Elle »... Mais pourquoi insister ? Cela, on vous l'a appris, sans rien vous expliquer, sans vous en donner les raisons, ce serait trop compliqué, quel travail pour les retrouver... « Elle », en sa présence est interdit, voilà tout, par nos usages. Si sages.

C'est au tour de « est » à présent. « Est » qui cimente, pétrifie... « est » qui bloque toutes les issues. Impossible de s'en évader... « Est »... mais vous le savez...

Et maintenant la perle, maintenant le bouquet : « mignonne »... Petite porcelaine de Saxe posée sur la cheminée, statuette de Tanagra, ravissante poupée... Mais à quoi bon ? Chacun le sent et vous l'avez senti... « Elle est mignonne. N'est-elle pas à croquer ? » A croquer. A cróquer. Alors ça a craqué...

Mais ce n'est pas tout à fait vrai. C'est maintenant que le mot croquer fait surgir : craquer. Mais sur le moment ça n'a pas craqué exactement, ça a ondulé plutôt, une ondulation, un vacillement... Dans ses yeux opaques, derrière leurs reflets brillants quelque chose a bougé... Elle est mignonne, elle est à croquer... C'était un peu trop fort, sous la pression de ce qui l'écrasait, cela a remué, un suprême sursaut...

Alors là où ça se soulève, où ça ondule, cette

petite boursouflure, cette dénivellation, par là j'ai saisi entre mes doigts et j'ai tiré, arrachant tout, toute la toile peinte, et par ce trou énorme... ça déferle, une masse bouillonnante, elle coule sans fin, m'entraîne...

Arrêtez ça... Au secours... Amenez des cloisonnements, séparez, enfermez ce qui coule d'elle, s'épand... arrêtez-le... Vous avez tout ce qu'il faut pour le canaliser, l'emprisonner, le réduire, toutes vos catégories, toute votre psychologie... vite, endiguons, enserrons, dirigeons, amenons les mots fabriqués tout exprès, destinés à cet usage... les voici, prenons-les : révolte, besoins réfrénés, désirs vivaces, aussi vivaces qu'autrefois, renoncements, rancunes, fureurs, mutilations, petites lâchetés, hypocrisie, intrépidité, méchanceté, bonté, naïveté, lucidité, sensualité... Voilà, petit à petit les flots s'apaisent, je m'apaise... La crise est passée.

C'est rassurant de se servir de ces cloisonnements pour tout remettre en place, pour séparer et enfermer dans des compartiments, des tiroirs bien étiquetés... Il suffit de les ouvrir, c'est là, connu, classé. On peut s'amuser à prendre ici et là et à faire des mélanges subtils au goût des délicats : assortir la tendresse de rancune, la vindicte de générosité... d'exquises composi-

tions... Tant d'esprits raffinés y sont passés maîtres... tant de chefs-d'œuvre donnent des modèles admirés de ce qu'on peut fabriquer en procédant à ces savants mélanges, à ces assemblages comme ceux des bouts de tissus avec lesquels les femmes autrefois cousaient ces courtepointes bariolées d'un si heureux effet, d'un aspect si moderne.

Non, vous n'aimez pas cela ? Vous désapprouvez ? Cette jolie couverture faite de morceaux disparates n'est pas de votre goût. Vous regrettez la vieille toile peinte. Elle était pourtant, avouons-le, un peu désuète, assez fade... Regardez-la, n'est-elle pas presque un peu écœurante ?...

Ils restent un instant immobiles, l'œil fixe, et comme hébétés... et puis ils commencent à s'agiter... Ils le pressent, ils l'enserrent, leurs doigts durs s'enfoncent dans ses épaules, leurs mains saisissent sa tête par-derrière et la maintiennent... Sois satisfait. C'était fade à ton goût, fade jusqu'à l'écœurement ? Tu as voulu le corser. Mais regarde ce que tu en as fait... comme tout de nouveau se durcit, se reconstruit... Regarde, c'est là, dressé... ce n'est plus fade, ça non... tu ne pourras plus te plaindre. Quoi de moins fade que ça ? Cette vieille au visage d'un rose suspect, légèrement bleuté, où seuls les yeux ont conservé... ou peut-être acquis... ils ne l'avaient

pas... cet éclat... ce luisant... comme une lueur... Donnez-moi le mot, passez-le-moi... Oui, c'est bien celui-là... lubrique... une lueur lubrique... Ne te débats pas, tenez-le bien, tirez sur ses paupières pour qu'il ne les ferme pas... oui, lubrique... Parmi ses rides, cette lueur, par un effet de contraste bien naturel, a cet air... lubrique est le mot... Regarde les replis mous de cette chair faisandée où des désirs inavouables se lovent... ces lèvres amincies et rentrées... ces mèches grises en désordre de vieille mégère, de vieille sorcière... c'est qu'elle peut être féroce, on l'avait oublié, notre bonne grand-mère... Regarde ses doigts crochus, vous vous en souvenez ? ça me revient maintenant, ces petits coups de griffe que tout à coup, quand on s'y attendait le moins, elle savait donner... Il s'agite, il crie, les larmes jaillissent de ses yeux écarquillés... il se débat pour se jeter sur ce qu'ils ont dressé devant lui, l'abattre... — Ce n'est pas ça, c'est faux... Vous ne pouvez vivre que dans du faux. Vous ne fabriquez que du faux. Je ne permets pas, vous n'avez pas le droit, vous êtes immondes...

— Immondes ? Nous ? C'est vraiment parfait. Nous immondes. Mais si tu te voyais... si tu pouvais voir ces yeux fébriles, cette courbe de la lèvre où quelque chose de froid, de mauvais... — Froid... Mauvais ? Quand j'ai tout au contraire pour la délivrer du sort qui lui avait été jeté, qui l'avait changée en cette petite vieille, alors qu'en

elle, comme autrefois, comme en chacun de nous, tout aussi fort, nous sommes pareils... Quand j'ai couru le risque, un risque mortel, comme vous le voyez... quand je me suis exposé... — Oui, exposé, c'est vrai, exposé est le mot, tu t'es montré tel que tu es. Ils lui frappent la poitrine, le front... Ça suintait de partout : la froideur. Une curiosité glacée. Une lucidité sans pitié. Sans amour. Veux-tu qu'elle te voie sous ton vrai jour ? Veux-tu qu'on lui dise ?...

Il se tend vers elle, assise toute droite sur son canapé, ses yeux opaques, miroitants, qu'aucun regard perçant ne traverse sont tournés vers lui... Par-derrière pourtant... ou bien n'est-ce qu'un reflet de ces surfaces d'émail brillant ?... on dirait que quelque chose a bougé, on dirait le mouvement d'un petit animal apeuré qui se terre, qui s'enfuit... Elle lui sourit de son doux sourire innocent, elle pose la main sur sa tête qu'il enfouit dans le creux de sa jupe duveteuse, elle lui caresse les cheveux... il est son grand fou, son gros bêta... pauvre petit, la vie le fera souffrir, sensible, tendre comme il est. Son poussin. Son petit Poucet. Toujours à chercher les cailloux sur son chemin pour aller où, je vous le demande... toujours à se creuser la tête, toujours inquiet à l'idée de faire mal... Qui d'entre nous ne se souvient de ses mains ensanglantées, il a failli se couper les

poignets le jour où il a brisé un carreau pour délivrer le canard que la vieille Marie allait égorger... la brave femme en était tout émue... il avait toujours été son préféré... Bon comme le pain. Il n'a pas changé, on ne change pas... Elle hoche la tête... Mais non, ils ne la fatiguent pas, mais au contraire... mais il a toujours peur, il est d'eux tous le plus affectueux, le plus attaché à elle... jaloux, oui, peut-être un peu, ils l'ont toujours taquiné avec ça... ils ont raison, il n'aime pas que d'autres y touchent, il la veut pour lui tout seul, un peu jaloux, c'est vrai, trop passionné, mais un cœur d'or. Mais généreux. Mais prêt à donner sa chemise. Et pour elle que ne ferait-il pas ?

Sous la caresse de sa main tout en lui s'amollit, se détend, tous les plis sont repassés, toutes les cassures sont effacées... Il tient posé sur elle son regard qu'elle aime, son regard franc, son regard d'enfant confiant qui glisse, patine sur son visage rose légèrement fardé, sur ses lèvres discrètement teintées, sur ses cheveux où les fils d'or se mêlent aux fils d'argent, sur ses mains qui reposent tranquillement sur ses genoux... tout entière affleurant à cela, toute rassemblée là, dans ce visage, dans ces mains... A l'abri. En sécurité. Dans ce havre où elle est entrée, où, sans jamais tenter de fuir, de gagner le large, avant même qu'on ne l'y dirige, avant qu'on ne la somme de s'y réfugier, elle est allée prudemment, sagement

se ranger auprès des vieux navires-écoles qui servent à l'entraînement, de ces beaux vieux voiliers qu'on visite avec émotion, avec respect.

Que veut-il ? Où veut-il l'entraîner, les entraîner tous deux, son petit fou, son gros bêta ? Vers quels terribles dangers, quels cauchemars, quelles horreurs... Vers quels asiles d'aliénés où l'on enferme les vieilles agitées aux mèches grises en désordre, les vieilles lubriques aux regards allumés, aux poings noueux grotesquement menaçants, vers quelles maisons de correction où l'on place les affreux chenapans, gibier de potence, petits voyous...

— Oui, comme toi... Veux-tu qu'on le dise, ce qu'a suggéré, ce qu'a susurré ce joli cœur, ce cher petit innocent, ce qui trotte dans sa tête d'angelot, ce qui suinte de son bon regard franc ?

— Rien, ne les crois pas... ce n'est pas vrai, ce sont eux, dès que j'ai essayé de t'arracher à cette forme où tu es enfermée, de te délivrer du mauvais sort... ce sont eux... si tu savais, si tu avais entendu leurs ricanements : Ah, « elle est mignonne » ne convient pas ? « elle est mignonne » manque de respect ?...

— Oui, il nous l'a expliqué. Veux-tu qu'on le lui répète ?... Mais à quoi bon, elle ne comprendrait pas, elle a, Dieu merci, malgré son âge, gardé toute sa tête... Tiens, tu vas voir, essayons...

— Non, taisez-vous... — Mais si, mais si, ce sera intéressant... Dis-nous donc, grand-maman... tu sais combien il aime qu'on se parle avec franchise, qu'on ne garde rien sur le cœur, qu'on s'explique entre gens conscients, entre gens qui s'aiment, tu le connais, ce sont ses propres expressions... « Elle est mignonne », figure-toi qu'il a trouvé ça choquant... il a senti que sous ce coup, sous cette pression, tu te débattais, il a perçu derrière ces yeux d'émail bleu que nous aimons tant, quelque chose... — Non, taisez-vous... — Si, quelque chose qui se dissimulait, quelque chose... Mais qu'il le montre, nous ces choses-là, heureusement pour nous, heureusement pour tout le monde, nous ne les voyons pas...

Mais ne t'agite donc pas comme ça... On voulait juste te faire peur... Comment veux-tu que nous osions lui révéler?... Pour qui tu nous prends? Non, ne tremble pas, on va juste lui demander, lui poser une question à laquelle elle sera capable de répondre : Dis-nous donc, bonne-maman, est-ce qu'on t'a tant soit peu agacée, est-ce que tu as trouvé cela trop familier, quand on a caressé tes cheveux si doux, comme du duvet, la peau soyeuse de ta joue... As-tu trouvé insolent qu'on dise : « Regardez comme elle est mignonne, n'est-elle pas à croquer? » Est-ce qu' « elle est mignonne » t'a choquée?

Elle hoche la tête, elle pose sur lui un regard un peu attristé, attendri... C'est sûrement encore une

de ses idées... Qu'a-t-il été chercher ? Qu'a-t-il encore trouvé à force de délicatesse, de ménagements ?... Qu'y a-t-il là, dans ces mots, sinon cette familiarité tendre qu'elle a toujours aimée chez ses petits-enfants, sinon cette saveur de l'enfance, de leur enfance, que ce mot « mignonne » a donné à son visage bleu et rose, à ses cheveux d'or et d'argent, à ses mains potelées, à son châle mousseux, à sa jupe aux plis moelleux, comme choisis tout exprès et déposés, imprimés en eux, indélébiles, destinés à y être conservés pieusement... en lui aussi, n'est-ce pas ? elle ne veut pas que cela lui manque... Il ne va pas renoncer à sa part de ce qu'elle leur laisse à tous, repousser ce don ? Non ? Il n'est pas ingrat ? Pas sacrilège ? Pour rien au monde il n'oserait laisser à l'abandon, profaner... Elle le connaît... Son regard candide, sa menotte fraîche et lisse la caressent, ses lèvres d'enfant gourmand s'avancent, s'arrondissent : « Comme elle est mignonne »...

« Elle est mignonne. » Un bonbon fondant. Un caramel au goût de sucre fruité, de miel, délicieux à sucer, à amollir dans sa bouche, à étirer... elle est mignonne... une pâte onctueuse... De quoi est-ce fait ? Mais de rien que de très sain, des produits de la meilleure qualité : « Elle » dont la familiarité relève la fadeur de cette tendresse, de ce respect...

« Est » — un ingrédient d'usage courant dont on se sert sans y penser, on pourrait à la rigueur s'en passer, mais pourquoi s'en priverait-on ? c'est parfaitement anodin, sans goût, sans parfum, et si commode pour lier...

« Mignonne »... mais qu'est-ce que c'est ? ce n'est pas un bonbon, pas une pâte fruitée, je ne peux pas le mâcher, je le retire de ma bouche tout mouillé et luisant... C'est une fève, une minuscule poupée de porcelaine... elle m'est échue, j'ai eu cette chance, je l'ai trouvée dans ma part de gâteau des rois...

Qui ? Qui est-ce ? Qui est-il ?... Depuis l'instant où il a fait son apparition, ils n'ont cessé de l'examiner impatiemment, de le scruter... Approchons-le de la lumière, retournons-le sur toutes ses faces... les indices sont encore faibles, peu de chose encore à se mettre sous la dent, mais il faut bien pour le moment s'en contenter : ce front haut, un front de penseur, cette bouche où se dessine déjà de la fermeté, ce menton... N'y a-t-il pas dans ce menton ?... Non, vous verrez, c'est un menton qui va, en se développant, montrer de la volonté, de la virilité, car pour être viril, ah, il n'y a pas à dire, c'est un vrai garçon, et avec ça, voyez ces longs cils, c'est même dommage, quel gâchis, quand tant de filles... et ses mains... vous avez remarqué ses longs doigts effilés de pianiste... Oui, vous pouvez le dire, c'est une grande chance, c'est un don du Ciel, c'est un vrai trésor.

Et lui aveugle, lui sourd, lui inconscient, tout comme ce jour-là, quand ils le laveront, l'habille-

ront, le coucheront sur le dos, lui croiseront les mains sur la poitrine, l'entoureront de fleurs, contempleront son haut front d'où les rides se sont effacées... Regardez comme il a l'air jeune, ses lèvres bien dessinées, son menton volontaire, ses paupières fermées bordées de longs cils... Vraiment il n'a jamais été plus beau.

Mais pourquoi remonter si haut, pourquoi descendre si bas, pourquoi se porter à de telles extrémités ?... D'un bout à l'autre du parcours ne cessent de glisser sur lui leurs regards, ne cesse autour de lui cette inaudible rumeur.

On dirait que circule entre eux un mot d'ordre tacite, qu'ils ont passé entre eux un accord pour lui donner la sensation de ne pas être vu, de ne pas rester dans leur mémoire, de ne pas animer leurs conversations, de ne jamais apparaître dans leurs rêves, dans leurs cauchemars, si bien qu'il a le plus souvent la rassurante impression de circuler parmi eux comme ce personnage de conte de fées coiffé du bonnet qui rend invisible.

Et tout à coup ces réveils brutaux... Que s'est-il passé ? Son bonnet protecteur a été arraché... Le voici exposé... il écarquille les yeux...

Qu'est-ce que c'est que ça ? mais ce n'est pas moi... — Allons donc, vous ne vous reconnaissez pas ? — Si, si, bien sûr... Je retrouve mes traits, je les ai vus reflétés dans des glaces, fixés sur des pellicules, mais jamais je n'ai vu... je n'ai jamais imaginé... Avouez que ce n'est pas ressemblant...

— Pas ressemblant ? Mais au contraire, il y a peu de photos de vous qui aient comme cet instantané saisi... — Saisi ça ? — Quoi ça ? — Ce retroussement de la lèvre, ce regard de côté... Vous ne trouvez pas que j'ai là-dessus un air... — Quel air ? — Mais je ne sais pas... un air cruel, sournois...

Il scrute anxieusement leurs visages... rien dans leurs yeux, dans leurs sourires amusés, un peu narquois... rien, pas une nuance, pas la plus faible trace de méfiance, de répulsion... est-il possible qu'ils ne voient pas ?... Ou peut-être sont-ils si habitués à lui voir cette expression... Mais alors pourquoi, comment se fait-il que je ne vous fasse pas peur ? Vous ne trouvez pas que j'ai là-dessus un air sinistre ? Un visage de forban ?

Ils rentrent la tête dans les épaules, ils frissonnent très fort, ils rient... — Ah c'est vrai, je l'ai toujours pensé, il n'y a qu'à le regarder, pas besoin de photos, il me fait peur, il n'y a qu'à le voir, vous ne trouvez pas que c'est quelqu'un qu'on n'aimerait pas rencontrer au coin d'un bois ?... Et puis ils l'observent d'un air sérieux, un peu inquiet, surpris... a-t-on oublié combien il est sensible, il ne comprend pas la plus innocente plaisanterie... Ah il est bien toujours le même, toujours à vouloir se diminuer... à se faire du mal... Il voudrait, hein ? qu'on le remonte ? qu'on lui fasse des compliments...

Il sent s'étendre sur son visage un sourire

d'enfant... ils l'aiment, c'est certain, ils sont ses amis, ils le connaissent, ils savent bien qu'il est franc comme l'or, qu'il est bon comme le pain, qu'il ne ferait pas de mal à une mouche... Il hoche la tête, il leur sourit, il soupire doucement... — Dieu, que vous êtes bêtes...

De leurs lèvres à peine entrouvertes c'est sorti... un murmure, un à peine perceptible chuchotement... — Son menton s'allonge, oui, j'en ai peur, il aura un menton en galoche... — Ah, comme l'oncle François... et ils se sont tus... Un regard, un signe échangé entre eux a dû les mettre en garde, les inciter à la prudence... Ils l'ont enveloppé de nouveau de silence, ils l'ont coiffé de nouveau du bonnet magique qui lui donne la sensation de ne pas être vu, comme si à la place de son corps, de son visage, il y avait un vide que leurs regards traversent, où rien ne les arrête... rien venant de lui n'atteint, ne trouble la surface calme, opaque de leurs yeux.

« Son »... Ils regardent, ils observent, placés à bonne distance, une forme qu'il ne peut pas voir, où il est enfermé, enserré, circonscrit, délimité,

séparé, désigné par ce mot qu'ils appliquent sur lui : son.

De ce qu'ils voient quelque chose s'est détaché, quelque chose de dur, de percutant, un météorite qui a atterri en eux, s'est enfoncé, produisant ce crépitement, ce sifflement... « Son menton s'allonge... Un menton en galoche... »

Sur cette tête dont il est affublé maintenant, sur ce visage qu'il a et qui s'étale, comme leurs visages, sous tous les yeux, ça s'avance, ça s'allonge, un menton auquel le mot « galoche » est venu se coller... galoche, valoche, oche... la terminaison répugnante, molle, vautrée, adhère, leste, pèse, gonfle, étire, tire toujours plus bas, et à l'aide du g... galoche... relève hideusement le bout enflé... Impossible de l'arrêter, de le comprimer, ça pousse, ça va grossir toujours plus fort... un lourd appendice charnu... Autour de cela, comme autour de la pièce d'un puzzle, d'autres pièces se groupent, dans cela d'autres pièces viennent s'encastrer... ça s'insère entre les bouts cassés d'un faux col empesé... ça pend, ça recouvre presque en entier le nœud tout fait de la cravate, et c'est surmonté de ce visage qu'il n'a jamais pu regarder sans avoir envie de se détourner, de cette face légèrement grêlée, humide, d'un rose violacé, sur laquelle suinte toujours, s'étale une satisfaction, un contentement offensant, répugnant... Le

grand corps un peu voûté est vêtu d'un costume noir... la main velue, les doigts aux ongles plats coupés droit, furètent, frôlent, caressent sa joue, son cou...

Insoutenable, impossible... Ça ne peut pas m'arriver, pas à moi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai... Dis-moi, est-ce vrai, ce que j'ai entendu ? Ils l'ont chuchoté, et puis ils se sont retenus... — Qu'a-t-il entendu, mon petit fou ? Quoi donc, dis-moi... Il cache son visage dans les plis de sa jupe... — Oh quelque chose d'horrible... Je serai hideux... J'aurai, je les ai entendus, tu sais quoi ?... — Mais comment veux-tu que je le sache, mon petit enfant ?...— J'aurai un menton en galoche... les syllabes s'étirent d'elles-mêmes, donnent au mot une hideuse intonation... Oui, en galoooche... Tu sais à qui je vais ressembler ? A l'oncle François... Elle lui relève la tête, elle la serre entre ses mains, elle tient enclos dans son regard tout son visage... — Tu sais que tu es fou, mon chéri... D'abord l'oncle François est très gentil... Il n'est pas beau, le pauvre, c'est vrai, mais tu ne lui ressembles pas... — Mais j'aurai son menton... J'aurai... — Mais où as-tu été chercher ça ? Tu n'as pas pu l'entendre, tu t'es sûrement fait des idées... Je ne devrais pas te le dire, ce ne sont pas des choses qu'on dit à un enfant... Mais tu es plutôt joli, mon petit lapin, je t'assure, tout le monde me le dit... Tu as plutôt de beaux traits bien réguliers... — Réguliers ? Régu-

liers ? Vraiment ?... Ré-gu-liers... chaque syllabe, nette, brève, légère, aucune plus lourde que les autres ne peut tirer, traîner... cela frappe discrètement, juste des petits coups légers, et s'arrête... ré-gu-liers. Rien de mou, de vautré, de charnu, de pendant, rien qui enfle, épaissit... Rien qui dépasse, qui tire l'œil, par quoi il puisse être accroché et amené à s'étaler tout entier, comme cela arrive aux autres, sous tous les yeux. Mais chez lui tout est régulier. En règle. En ordre. Conforme aux exigences. Aux lois. Il n'y a rien à dire. Rien à en dire.

Regardez si vous voulez. Mais vous ne verrez rien qui puisse vous intéresser, les douaniers les plus méticuleux ne pourront rien découvrir qui ne soit autorisé, rien qui empêche de passer tranquillement l'octroi.

Son nom. Il l'a perçu distinctement. Son nom, comme un déclic derrière son dos, suivi d'une décharge de petits plombs : « Pas intelligent ? Vraiment ? Tu crois ?... — J'en suis sûr. Doué, c'est certain, mais pas intelligent. — Oui, peut-être, au fond... Il s'arrête, il flageole, la tête lui tourne, il va perdre connaissance, s'affaler... et eux le rattrapent... — Ah, enfin il nous attend...

Lâcheur, va, grand rêveur. C'est qu'on a du mal à te suivre, tu cours devant nous comme un lièvre...

Sur le moment aucune douleur, juste cette faiblesse et une sensation inconnue, étrange, c'est elle que doivent éprouver ceux qui gisent, la moelle épinière blessée, quand ils veulent se relever et s'aperçoivent que leurs réflexes habituels ne jouent plus, que leurs jambes sont paralysées... un point vital en eux a dû être atteint.

Le centre. Le lieu secret où se trouvait l'état-major et d'où lui, chef suprême, les cartes étalées sous ses yeux, examinant la configuration du terrain, écoutant les rapports, prenant des décisions, dirigeait les opérations, une bombe l'a soufflé... il est projeté à terre, ses insignes arrachés, il est secoué, contraint à se relever et à marcher, poussé à coups de crosse, à coups de pied dans le troupeau grisâtre des captifs, tous portant la même tenue, classés dans la même catégorie : les imbéciles.

Impossible de se défendre, de contre-attaquer : il n'a plus d'arme. Impossible de s'évader, il n'y a pas où se réfugier, où qu'il aille il sera repris.

Et ça a commencé... c'est comme un dédoublement... Une part de lui-même par un effort pour

survivre se détachant, se séparant, se traînant vers eux... essayant de se hisser à leur hauteur, de regarder à travers leurs jumelles, d'accommoder... Oui, je vois, je vois très bien... ce sont des dons. Je suis assez doué... Mais pour ce qui est... oui, vous avez raison. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler de l'intelligence... Non... mais pourtant on ne peut pas me confondre avec les autres, ceux dont on dit... — Mais écoutez-le, c'est vraiment un cas curieux... Il reconnaît lui-même... C'est intéressant, ça mérite d'être examiné de plus près... — Ah, vous voyez, mon cas n'est pas désespéré... Je pourrais peut-être obtenir une révision... peut-être une réhabilitation ? — Mais voyons, comment voulez-vous ? Le malheureux essaie de nous tromper. Il répète comme un perroquet ce que nous disons. — Non, ce n'est pas juste, j'ai pris du recul depuis ce moment où j'ai appris... C'était un choc. Une révélation. Mais depuis... — Quoi depuis ? — Depuis, dès que je pense, quand je me permets de juger... je me dis : ce ne doit pas être ça. Je me dis : ça ne tient pas... courte vue, faiblesse du jugement... Forcément, puisque je ne suis pas intelligent. Il y a donc là, reconnaissez-le, une parcelle de moi sauvée, un peu de tissu vivant préservé, qu'il sera peut-être possible de cultiver, de développer, et avec quoi j'arriverai à expulser le reste... — C'est vraiment touchant... C'est rare, cette modestie, cette lucidité... Cette lucidité ? Tu commences, toi aussi, à

m'inquiéter... Comment veux-tu que ce soit possible ? Bien sûr, aidé, poussé, soutenu par nous, soumis à nous, terrorisé, il parvient peut-être, sans savoir pourquoi, à force de répéter sans comprendre « je ne suis pas intelligent », à se persuader, à se méfier...

Ça apparaît, là, au-dehors... et puis là, et encore là... comme des petites lumières, des feux qui s'allument sur l'immense masse sombre... De l'un à l'autre une ligne court... s'estompe... revient... une forme encore vague se dessine... la voici qui ressort plus fort... — Que fais-tu ? — Qui ?... — Mais toi. — Moi ? Ah oui, je n'y étais plus... — En effet, tu t'oubliais... Reviens à toi... Tu sais ce que tu étais en train de faire là ? Tu sais comment on appelle ça ? — Je regardais... vous voyez... là et là... comme des points lumineux... et de l'un à l'autre... — Oui, c'est bien ce que nous te disions : tu pensais, figure-toi. Tu suivais ton idée, c'est ainsi qu'on nomme ça. Elle te plaisait, n'est-ce pas ? Tu l'admirais ? Allons, ne le nie pas, tu paraissais fasciné, tout béat... — C'est-à-dire qu'il m'avait semblé... — Bien sûr, c'est cruel d'insister... dans ce monde étriqué, aplati, où il est enfermé... au royaume des aveugles... une petite idée, juste à sa mesure... chacun trouve chaussure à son pied... son pauvre pied mal formé... Son petit cerveau d'où les idées sortent

toujours désarmées... Son cerveau qui ne peut mettre au monde que des idées mort-nées, nourries de son sang, son lourd sang vicié...

Ne plus la voir... Aussitôt qu'elle se montre s'en détourner... empêcher que la pauvre chose débile se forme...

— A quoi penses-tu ? — A rien. — Si tu te voyais... Tu es là, tout rencogné... Je te trouve depuis quelque temps un air bizarre. Tu as l'air absent, un peu hagard... Qu'est-ce que tu as ? — Écoute, puisque tu m'en parles... Je voudrais te demander... Mais non, c'est complètement ridicule, je suis idiot... — Ah ça, c'est sûr. Mais encore, qu'est-ce que c'est ? — Eh bien voilà... Je voudrais que tu me dises franchement... Non, c'est trop bête... — Vas-y tout de même, qu'est-ce qu'il y a ? — Eh bien, tu vas te moquer de moi, mais depuis quelque temps, j'ai l'impression... dès que je pense... — Tu penses ?... Bon sourire qui écarte les bajoues... Tu penses ? Tu m'en diras tant... — Ne te moque pas de moi... C'est grave, plus grave que tu ne crois... Dès que je pense... — Excuse mon indiscrétion, dès que tu penses à quoi ? — Justement, peu importe... à n'importe quoi... Il suffit qu'il me vienne une idée... — Une idée, mais bravo ! C'est Einstein, je crois, qui a dit : Vous savez, c'est si rare, les idées... — Oh

arrête, je t'en prie... — Bon, bon, je serai sérieux... Alors il te vient... et qu'elle soit la bienvenue, tu me permets quand même de dire ça ?... il te vient une idée... Mais ne prends pas cet air désolé... — Oui, elle me vient, elle m'amuse, elle me plaît... — Toujours modeste... — Oui, très modeste. Moi je ne compte pas... il n'y a qu'elle... c'est d'elle seule que je m'occupe, je m'oublie complètement... enfin, tu sais bien... — Bon et alors ? — Alors tout à coup je suis comme tiré... je fais ce qui s'appelle un retour sur moi-même. Je reviens à moi... Et moi... moi... je n'y avais jamais pris garde avant... Moi je ne suis pas intelligent... Alors elle aussi, forcément... et tout autour de moi... tout est contaminé, tu comprends... — Il y a longtemps que ça t'a pris ? — Oh, quelque temps... — Mais pourquoi tout à coup ? D'où t'est venue cette idée ? — Laquelle ? — Eh bien celle-là, que tu n'es pas intelligent. — Oh elle, justement, n'est pas venue de moi... ç'aurait été plutôt rassurant... puisque moi tout ce que je pense est frappé de nullité... Impossible de m'en sortir, je suis enfermé... Toi seul, tu peux... Toi, tu es dehors... je ne le demanderais à personne d'autre... — Petit tricheur, tu sais que je suis comme le hibou : mes petits sont mignons... Non, mais sans rire, il me semble, à en juger par les résultats... — Mais ça, tu sais, ce n'est pas une preuve... J'ai quelques dons... Moi je te parle d'intelligence. Doué, c'est vrai, ils l'ont reconnu,

mais pas intelligent... Je les ai entendus... — Qui « ils » ? Mais tu m'inquiètes... D'où venaient ces voix ? Qui a dit ça ?... — Non, n'aie pas peur, je ne suis pas encore fou, pas complètement, je déraille peut-être un peu parfois, mais pas à ce point-là... C'était réel. J'ai entendu de mes oreilles... quand je me promenais avec des copains... et ils me connaissent très bien... j'ai entendu mon nom... je marchais devant eux, ils croyaient que je ne pouvais pas les entendre... L'un d'eux a dit sans que les autres protestent... (juste : « Ah, tu crois ? Oui, peut-être bien, au fond... »), il a dit avec une telle conviction : « Il est doué, c'est vrai, mais pour ce qui est de l'intelligence, ça non, il n'est pas intelligent »... Alors, depuis, comprends-moi, je suis emprisonné, je tourne en rond sur moi-même... Par moments, une idée se présente... elle m'attire, m'aspire, je m'échappe vers elle au-dehors... et puis ça me reprend : « pas intelligent »... elle se recroqueville, tout autour de moi se rétrécit... c'est la réclusion perpétuelle, je suis enfermé à vie.

Il sent sur son épaule des tapotements. — Allons, allons, mon petit, ce sont des choses qui arrivent à ton âge... J'ai eu des crises de ce genre quand j'étais adolescent, tu verras, ça te passera... — Tu crois ? Alors ce n'est pas vrai ? Toi tu ne le penses pas ? — Je pense que tu te préoccupes trop de ce que tu es ou de ce que tu n'es pas. — Mais tu sais, c'est juste maintenant. Avant je n'y

pensais jamais. Je n'étais rien, j'étais en dehors, au-delà ou en deçà, jusqu'à ce moment où ils se sont emparés de moi... Je suis maintenu pieds et poings liés... — Comment peux-tu ? A-t-on idée de se mettre dans de pareils états... hochant la tête, regardant devant soi, comme se parlant à lui-même... C'est tout de même insensé de se laisser impressionner à ce point par des petits imbéciles.

« Des petits imbéciles »... du tac au tac, répondre du tac au tac. Renvoyer la balle. Rendre à quelqu'un la monnaie de sa pièce. Renverser la vapeur. C'est ainsi qu'on nomme ça. C'est aussi ce qui s'appelle un retour de bâton. Bien d'autres expressions pourraient sans doute convenir à cette opération pratiquée avec succès dès l'école maternelle : « Puisque tu l'as dit, c'est toi-même »... Le coup ricoche, l'agresseur est frappé, match nul, on se sépare, apaisé, on s'éloigne l'un de l'autre, les mains dans les poches.

Voilà, le tour est joué, il suffisait d'y penser... Non, pas pour lui, pour lui y penser n'aurait pas suffi, il n'y avait d'ailleurs aucune chance qu'il y pense. Il a fallu que quelqu'un de bien plus fort ouvre sa cage, le soulève par la peau du cou, le sorte de là, et saisissant les vilains garnements les enferme à sa place... Regarde-les, n'aie plus peur, ils ne pourront plus te faire du mal. Ils sont pour

toujours hors d'état de nuire... Mais tu dois absolument savoir te défendre. Il faut apprendre à les reconnaître, il faut les suivre à la trace. N'hésite jamais à les saisir dès qu'ils montrent le bout de l'oreille... Tu les vois? Ce sont des imbéciles.

Qu'est-ce que c'est ? Faites voir, c'est stupéfiant, il faut le regarder de plus près... — Regarder de plus près cette ineptie ? — Ineptie... Ah non, pas ça, pas ineptie... — Bon, alors idiotie, sottise, une idée stupide, une imbécillité... — Non non, rien de tout ça, ôtez-le, ça gêne, ça s'interpose, ça recouvre... on ne distingue plus rien... Laissez-moi l'examiner... — Faut-il que vous ayez du temps à perdre... — Oui, j'en ai, ou plutôt non, il ne sera pas perdu... On doit absolument donner les mêmes chances, accueillir avec la même attention... ne pas ménager ses forces, se ménager...

Voilà, je le saisis, je le tiens, j'appuie... Ça ne cède pas... J'appuie encore, je presse très fort... quelque chose en sort, jaillit... On dirait le jet d'un pulvérisateur... il asperge, il couvre, il fait ressortir là et encore là... comme des îlots durcis, enduits d'une couche de vernis aux couleurs criardes...

Autour tout bouge, ondoie, se fond, se transforme, chatoie... des vagues tièdes, écumeuses... Elles vont s'attaquer à ça, le ronger... s'épandre partout...

Petit à petit le durcissement gagne... Tout se fige... C'est un lieu clos, pas une ouverture, pas une fissure dans les parois, je me cogne contre elles, je tourne en rond...

Des voix sur le ton buté, exaspérant des répondeurs automatiques répètent toujours les mêmes... — Les mêmes quoi ? Les mêmes stupidités ? — Non, je ne le dirai pas... Mais je ne peux plus les supporter, il faut à tout prix les arrêter, les couvrir... Il crie... sa voix comme contaminée a le même son métallique, le même ton borné, buté, elle répète comme une mécanique : « C'est faux. Ce que vous dites est faux. Faux. Faux. Ce n'est pas vrai. Il suffit de regarder autour de soi... » Mais tout autour est dur, clinquant, fermé. De tous côtés sur leurs cous articulés des têtes se balancent... leurs voix claquantes sortent de leurs bouches grandes ouvertes... leurs faces, leurs yeux sont enduits du contentement rusé de ceux qui ont compris, qui savent.

L'exaspération le soulève, il a envie de les secouer, de briser les petits disques enfermés là, qui récitent, répètent sans fin... Mais il se sent ankylosé, pétrifié... Les mots qui sortent de sa

bouche semblent eux aussi débités par un disque. Ils rendent un son lointain comme ceux qu'on entend prononcer autour de soi tandis que le sommeil vous gagne... « Ce que vous dites est une stupidité. C'est une sottise. Une ineptie. C'est ce que disent les imbéciles. »

— Ah voilà qui va mieux. Vous voyez, quand on veut s'attaquer à ça, on ne peut pas se servir de vos instruments, bien trop fins, trop délicats, ils ne peuvent rien contre la bêtise...

Il revient à lui, il regarde autour de lui... — Qu'ai-je donc fait ? — Mais vous avez sagement, très raisonnablement dit que c'est une idiotie, une ineptie, que c'est ce que disent les imbéciles. — Je n'ai pas dit ça ? — Mais si, vous l'avez dit. Vous avez bien vu qu'on ne peut pas faire autrement. C'est le seul moyen efficace, économique, simple, rapide... Nous en avons eu récemment une très belle démonstration. Elle devrait vous servir de leçon. Elle était vraiment — c'est bien le cas de le dire — administrée de main de maître. Un de nos maîtres, et des plus grands, a repéré ça, une de ces idées toutes flasques, glissantes, il l'a isolée, il l'a comprimée comme il sait le faire, réduite en quelques mots, placée entre guillemets, et sans plus, sans y toucher davantage, sans courir le risque de se salir, sans daigner perdre de précieux

instants, il l'a assortie de ce simple avertissement : « disent les imbéciles »...

Mais que vous êtes drôle... Si vous pouviez vous voir... votre air ébahi... — On le serait à moins... Mais c'est une plaisanterie ? Il n'a pas pu dire ça ? — Il l'a même écrit noir sur blanc, vous auriez pu le lire de vos propres yeux... Il s'est emparé d'une idée... — Quelle idée ? — Oh je ne sais plus... une stupidité... il l'a résumée et puis il l'a tout simplement fait suivre de ces trois mots : « disent les imbéciles ». C'était tout, et croyez-moi c'était suffisant. Mais ce qui m'étonne, c'est votre étonnement... — Oui, je n'en reviens pas... Comment peut-on ? Comment a-t-il osé se permettre... — Osé se permettre ? Lui ? Mais vous savez de qui vous parlez ? Avez-vous oublié qui il est ? Il est le plus intelligent. Il est l'intelligence faite homme. Tout le monde le sait. Ça crève les yeux. Ça ne se discute pas. C'est connu, admiré dans le monde entier. Comme nos plus beaux monuments. Comme Notre-Dame, l'arc de Triomphe, le Panthéon... Et vous avez l'audace... Mais vous, au fait, qui êtes-vous ? je vous le demande... — Oui, qui ? je me le demande aussi... et puis non, ce n'est pas vrai, je le sais depuis toujours... moi je ne suis rien... personne, figurez-vous... un vide, un appel d'air... Je vous en supplie, retrouvez-le, donnez-le moi, laissez-moi l'absorber... — Quoi donc ? — Mais ce dont il s'est emparé... cette idée... Je n'ai besoin que

d'elle, d'elle seule, séparée de sa source... — De quelle source ? — Mais du poste émetteur qu'il a été dénicher, qu'il a dénoncé... Je la veux isolée, à l'état pur... Pas de péché originel, aucune flétrissure...

Pas de « disent les imbéciles »... Surtout pas. Comment peut-on oser ? Comment peut-on se permettre cela ? C'est un sacrilège. C'est une ignoble tricherie. Les dés sont pipés. Les cartes sont truquées. Par lui, là-bas, vous le voyez ? C'est un imposteur. C'est un filou. Un traître. Il a trahi... — Trahi ? Qui ? Les imbéciles ? — Non, pas eux, ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Je n'ai pas le temps de les défendre. Et d'ailleurs ils n'existent pas.

De toutes parts les rires s'élèvent... — Vous l'entendez ? Les imbéciles n'existent pas ! — Attendez... Oubliez ça, il n'y a pas un instant à perdre, le traître a fait peser une menace terrible sur... sur... — Mais Bon Dieu, sur quoi ? — Sur l'essentiel... mais ça ne fait rien, vous ne pouvez pas comprendre... Tout ce que je vous demande c'est de me laisser recevoir... oui, ce qu'ils ont dit... l'accueillir chez moi... Là c'est ouvert à tous, chacun peut y déposer, sans qu'aucune trace ne reste de son identité... aucune tache sur sa réputation... c'est comme l'Assistance publique... Tout le monde peut ici apporter, sans encourir de responsabilité, sans craindre aucune recherche de

paternité... on s'en occupera... passez-le moi... oui, cela, ce dont il a déclaré avec son imperturbable aplomb, sans que personne ose protester... il fait si peur, il fait régner une telle terreur... ce dont il s'est permis d'affirmer que ceux qui le disent sont... pardonnez-moi, je ne peux pas, c'est un de ces mots que je ne me permets pas d'employer... — Oh voyez-vous l'homme pieux... ils s'esclaffent... Il n'ose pas blasphémer... Voyez-le, la main posée sur sa bouche : oh non, jamais... Sa religion le lui interdit... — Oui, parfaitement, ma religion. — Eh bien, c'est exactement ce que nous disons : Vous voyez, sa religion lui interdit de prononcer des mots sacrilèges comme celui-ci : les imbéciles... même en parlant de ceux qui disent... — Oh oui, qui disent quoi ?

La voici donc. Elle se présente. C'est ce qui s'appelle une pensée. Une idée. Une opinion. Mais qu'importent ces noms ? Tout ce qui vient ici a droit à la même considération... Que cela entre, s'installe...

Cela s'étale... Cela occupe toute la place... Et il sent comme se répand, l'emplit une odeur douceâtre, écœurante... de celles qui montent des bouches d'égout, des détritus pourrissants... — Ah vous faites la grimace, vous voyez, ça soulève le cœur... Pourquoi l'absorber, s'en laisser impré-

gner quand il est si facile... Vous pouvez en une seconde vous en débarrasser, il suffit de faire comme nous : dès que cela se présente, juste lui jeter un coup d'œil et le repousser : c'est ce que pensent... ou plutôt — pensent pour eux est trop beau — c'est ce que disent les imbéciles. — Non, pas à ce prix, je refuse de le payer. Je ne peux pas...

Réprimer en soi cette répulsion, s'efforcer d'examiner cela comme font ceux qui analysent des crachats, des excréments, dissèquent des cadavres. Mais cela fait plutôt penser à un de ces fruits de mauvaise qualité... quand on y a goûté, on a la sensation que les muqueuses de la bouche se contractent... Que c'est donc mauvais... Mais il n'est pas question de le cracher... Il s'efforce de le mâcher... et il sent comme tout en lui se resserre, se ratatine... c'est du poison... un engourdissement le gagne... une paralysie... il voudrait se dresser, appeler... mais tout autour de lui s'élèvent de nouveau ces parois peinturlurées de couleurs clinquantes... aucune issue... il est enfermé dans une boîte hermétiquement bouchée... il perçoit des petits cris excités : Soyez content, vous avez été introduit dans un lieu secret... Ici ne pénètrent que les initiés... Il fait un effort pour bouger, pour crier...

De très loin des appels lui parviennent : Vous

vous êtes laissé prendre... enfermer... Vous êtes chez eux... leur prisonnier... Vous voyez ces faces réjouies, ces yeux luisants d'admiration, de fierté, fixés sur ce qu'ils ont fabriqué, cette camelote hideuse... Vous ne pouvez pas le nier, c'est bien eux, vous les reconnaissez... Pour vous arracher à eux, vous devez... allons, dites-le, c'est le seul moyen de les maîtriser... Prononcez les paroles qui vont vous délivrer... Répétez après nous : Cela, c'est ce que disent les imbéciles.

Non, c'est d'elle, d'elle seule que je dois me débarrasser... elle qui se répand en moi et me donne ces sensations... ces hallucinations... Vous voyez, je rassemble toutes mes forces, je l'agrippe, je la tiens serrée... Les parois s'écartent... elles craquèlent... elles tombent... Nous sommes délivrés, dehors, parmi les mouvances, les chatoiements, les vibrations, les irisations, les nuances... A l'air libre. A l'air vif... où cette chose momifiée... comment, par quel tour de passe-passe, au moyen de quelle tricherie, a-t-elle réussi à usurper le nom d'idée?... cette momie se décompose, se dissout...

— Se décompose? Se dissout? Vous espérez leur faire voir ça? — A qui? — Mais à eux, voyons, aux imbéciles... Vous savez bien qu'ils sont toujours là... il n'y a que vous qui refusiez de les voir... douillettement installés dans leur boîte

calfeutrée, ornée selon leur goût, persuadés de se trouver dans les profondeurs secrètes, au centre du monde, et nous exclus par notre faute, nous ignorants, bernés, menés à notre insu par le bout du nez...

Vous voyez comme vers eux affluent de toutes parts ceux qui leur ressemblent, ils sont légion, ils se serrent, se bousculent devant cela, cette relique, cet objet de piété... ils vont se souder autour de cela, le protéger, il n'y aura plus moyen de les en écarter...

Dépêchons-nous, il faut nous aider, il faut avertir : Attention, n'en approchez pas, c'est un objet piégé... On n'a pas le temps de le désamorcer, il faut l'entourer d'interdictions, de pancartes sur lesquelles sera écrit le mot « danger »... Que tous ceux qui refuseront de tenir compte de l'avertissement sachent ce qui les attend : ils seront des imbéciles.

Croyez-nous, vous n'avez pas le choix, c'est une question d'autodéfense, pas d'autodéfense seulement, c'est pour tous un péril mortel, c'est pour l'humanité tout entière une menace terrible, vous ne pouvez plus hésiter.

Des imbéciles. Imbéciles. Les imbéciles. C'est à ne pas croire. C'est lui qui vient de dire ça. Lui-même. C'est de sa propre bouche que sont sortis ces mots étonnants : des imbéciles.

Ces gens-là, regardez, je vous les désigne, regardez-les bien. Vous voyez, ce sont des imbéciles. Les voici. Ils se nomment ainsi. Ils sont là, devant nous, immobilisés. Ils sont tout raides... comme inanimés... Ils sont emmaillotés soigneusement, entourés de bandelettes, sur leur visage des masques peints ont été posés...

Mais petit à petit, à les observer de si près... vous ne trouvez pas qu'on éprouve une sensation... vous ne la reconnaissez pas ? C'est la même que tout à l'heure... On se sent curieusement engourdi, ankylosé... c'est comme un début d'asphyxie dans un air confiné, dans un lieu hermétiquement clos... Nous avons été enfermés avec eux... avec ces momies... c'est un tombeau, un sarcophage... et nous-mêmes...

Il faut s'arracher d'ici, je dois retourner là-bas d'où vous m'avez tiré par la menace, par la peur... J'y retourne, suivez-moi, j'y suis de nouveau, venez me rejoindre... là où tout vit, bouge, s'agite, se transforme... On ne voit pas ici... — Quoi ? D'imbéciles ? Mais pour qui nous prenez-vous ? Vous pensez que nous ne voyons pas cette trappe que vous venez d'ouvrir devant nous ? Que vous parviendrez à nous prendre à notre propre piège ? Vous poussez l'audace jusqu'à essayer de nous faire admettre que ceux qui disent des autres : « Ce sont des imbéciles » deviennent eux-mêmes... c'est bien ça ? c'est ce que vous voulez

insinuer, n'est-ce pas ? que c'est nous-mêmes qui serions...

— Vraiment, vous m'y poussez, vous me provoquez, tant d'étroitesse d'esprit, tant d'aveuglement, de mauvaise foi... Il faut que je me tienne à carreau, que je me retienne de toutes mes forces pour ne pas acquiescer, pour ne pas vous assener ça : « Oui, c'est vrai, ceux qui disent des autres : Ce sont des imbéciles... sont eux-mêmes... » Mais soyez tranquilles, je ne le dirai pas. De le dire vous fait de nouveau vous sentir, comme tout à l'heure, ratatinés, atrophiés, étouffant dans un lieu sinistre, plein de cadavres momifiés... Vous le voyez bien, j'y étais aussi. Vous avez vu comment cela s'est produit ? Cela peut arriver à n'importe qui... à moi comme à vous. Vous l'avez bien vu : celui qui a été jusqu'à écrire : « disent les imbéciles »... vous savez bien que personne ne songerait jamais, quoi qu'il puisse faire, à l'appeler, lui aussi...

Ils se regardent l'air effaré... — Oh lui ! Qu'à Dieu ne plaise... Dire de lui... Qui jamais serait assez insensé... — Rassurez-vous... pas moi en tout cas... Et pourtant il le mériterait... Mais jamais, bien qu'il ait eu le front de dire, qu'il ait été jusqu'à écrire et à faire imprimer : « disent les imbéciles »... jamais je ne me laisserai aller à employer de tels procédés, à le désigner de cette façon-là...

Il a dû tracer ces mots dans un moment de

dégoût, de fureur, quand il s'est approché de cela, quand il a senti s'en dégager cette louche odeur... Il a voulu empêcher que d'autres touchent à cela, subissent la contagion... comme moi tout à l'heure, quand vous m'avez fait si peur... Il a voulu l'entourer de barbelés électrifiés, menacer, saisir, brutaliser, mettre au pilori, désigner à l'opprobre, exposer aux railleries ceux qui s'en emparent et le propagent... Il a employé des moyens imprudents, très dangereux, et, comme vous l'avez vu, il a couru le risque de se faire prendre lui-même, là, maintenant, par moi, et marquer par ce nom... Mais n'ayez crainte, je ne céderai pas à la tentation... il n'y a plus rien devant quoi je puisse être incité à placer ces épouvantails à moineaux...

Il entend des ricanements, des chuchotements... — A moineaux? Il existe donc parmi nous, nous qui selon vous sommes tous égaux, tous semblables, quelques-uns que vous comparez à des moineaux? — Oh oui, pardon, vous avez raison, vous voyez, je me suis égaré, c'est un écart de langage, il faut me pardonner... Si l'on va par là j'en étais un, tout à l'heure, un moineau apeuré, quand vous avez brandi devant moi, quand je me suis laissé capturer, quand à mon tour... — Quand vous avez accepté de dire, vous aussi : des imbéciles? — Oui, j'ai eu cette faiblesse... Vous voyez, personne n'en est tout à fait préservé... J'ai accepté de dresser ces mannequins

pour qu'on... — Qui « on » ? Les moineaux ? Les imbéciles ? — Oh non, « on » c'est n'importe qui. C'est vous, c'est moi...

Et même... voilà bien à quoi conduit votre déplorable penchant pour les classements, les discriminations et les ségrégations... c'est de la bouche de ceux que vous vénérez comme « les plus intelligents » qu'on voit avec stupeur sortir parfois ce que vous désigneriez, si seulement vous osiez l'examiner, comme « les sottises les plus énormes ». Forcément, puisque grâce à vous « les plus intelligents » ne courent aucun danger. Rien ne peut les empêcher de répandre sans contrôle et de faire accepter tout ce que bon leur semble, tout ce qui leur passe par la tête... Ils peuvent impunément se laisser aller à toutes leurs fantaisies, à leurs plus extravagantes divagations... et Dieu sait qu'ils ne s'en privent pas... ils savent bien que rien ne vous incitera à leur retirer leurs privilèges octroyés une fois pour toutes... N'y a-t-il pas, d'ailleurs, en prévision des cas où il paraîtrait, même à vous, qu'à force de folâtrer, ils vont trop loin, passent vraiment toutes les bornes... n'y a-t-il pas une loi spécialement édictée pour leur assurer une totale immunité : « Nul ne dit autant de sottises qu'un homme d'esprit. »

Ils ont l'air désapprobateur, attristé... Si vous êtes vraiment sincère, si vous croyez à une si

parfaite égalité, si vous vous sentez pareil à n'importe qui... de plain-pied avec... pardonnez-nous... avec n'importe quel imbécile, comment faites-vous pour survivre, mon pauvre ami ? A quels déboires, à quelles dégradantes promiscuités n'êtes-vous pas exposé... dans quels traquenards ne devez-vous pas tomber... On tremble en pensant à toute cette perte de forces, de substance vivante... Quand on manque à ce point d'instinct de conservation, de simple conscience de soi, d'élémentaire dignité, on est gravement atteint... Vous êtes à plaindre...

Oui, à plaindre. Regardez-moi ce pauvre bougre. Voyez-le tendant aux passants, s'approchant du premier venu et lui offrant de son air humble... les gens s'arrêtent... Que veut-il ? Qu'est-ce que c'est que ce machin ? A quoi ça sert ? Et il explique, il débite son boniment, il défend sa camelote, il veut leur faire accepter... Et vous voyez, il y en a qui ont pitié... il y en a qui sont curieux... Voyez son air, son regard où s'allume l'espérance, son sourire enjôleur... Approchez, Mesdames, Messieurs, vous ne le regretterez pas, prenez-le, soupesez-moi ça... Pauvre vieux, voilà à quel piteux état l'ont conduit ses folies... ses convictions absurdes... vous vous rappelez : « Nous sommes tous pareils. Les imbéciles n'existent pas. »

— Non, ils n'existent pas. Et il n'y a nulle part de pauvre bougre. C'est un produit de votre

imagination... si l'on peut donner ce nom prestigieux à des images restées imprimées dans vos cerveaux depuis le temps où vous regardiez les lanternes magiques, où vous vous trémoussiez sur les bancs du guignol... Cessez de faire les enfants, arrêtez vos rires de gamins, soyons sérieux. Nous sommes entre adultes. Regardez bien, vous allez voir...

— Bon. Regardons, ce sera peut-être amusant... Voyons un peu ce qu'il nous montre... — Oh non, ne dites pas cela : pas « il »... qui « il » ?... c'est un espace sans limites qu'aucun « il » ne peut contenir... — Ah bon, donc « nous montre » ou plutôt « montre »... Pas à « nous » non plus, sans doute ?... — Non, il ne faut pas de « nous »... ce sont des espaces infinis... sans contours... — Très drôle... Donc ce faux « il » s'approche de ces faux « nous » et montre... quoi ? Qu'est-ce que c'est ?... Mais voyons, c'est facile à reconnaître, ça s'appelle une « idée »... D'où vient-elle ? C'est vous qui l'avez fabriquée ? — Moi ? Mais « moi » ça n'existe pas, je viens de vous le dire, il ne faut pas s'occuper de ça... Il n'y a pas de moi ici... pas de vous... Il ne faut à aucun prix se laisser distraire par ces futilités... ces mouches que cherchent à attraper les écoliers dissipés... il faut se concentrer juste là-dessus... — Sur l'idée ? — Oui, puisque vous tenez absolument à le nommer... Il suffit de le laisser entrer, se déployer...

— Oh nous, vous savez, quand il s'agit d'idées... Nous ces grands noms... on n'a pas été habitués à de pareilles fréquentations, on n'a pas reçu d'éducation, pas acquis les bonnes manières... nous, vous le savez, on n'a pas été préparés, cultivés... Alors nous, à quoi bon? — Mais voyons, il ne s'agit pas de ça... Moi non plus, si vous allez par là, je ne possède pas les instruments... quelques bribes... de vagues notions... personne aujourd'hui, c'est bien connu, ne peut d'ailleurs se targuer d'avoir accumulé toutes les connaissances, chacun, comme on le sait, est enfermé dans son petit champ étroit... Non, oubliez comment on nomme cela, ne cherchez pas à savoir d'où cela vient, il suffit de se laisser pénétrer, de le laisser se déposer... un germe qui peut pousser sur n'importe quel terrain tant il a de vitalité, de force... Si vous le laissez s'implanter, cela va croître, se couvrir de bourgeons, de feuillages, étendre des ramifications... Ne trouvez-vous pas que déjà autour de nous l'air est plus vif, comme purifié... ces détritus, cette pourriture nauséabonde que vous avez essayé maladroitement d'enfermer, d'isoler, de signaler avec votre « disent les imbéciles », vous voyez comme maintenant elle est détruite, cette fois pour de bon, rien n'en subsiste...

Ils se taisent. Des petites flammes s'allument dans leurs yeux... la satisfaction, l'admiration les ont allumées... et pour qu'ils se réjouissent encore

davantage, pour les encourager, les récompenser, les flatter, il est prêt à désigner cela par ces noms qu'ils aiment donner, à lui conférer tous ses titres... Vous voyez, elle ne vous fait plus peur, cette idée, cette pensée? N'est-elle pas belle? N'est-elle pas juste? N'est-elle pas vraie? Ne remet-elle pas tout en ordre?

Les petites flammes dans leurs yeux dansent plus fort... on dirait des feux follets... ce n'est pas l'admiration, pas la joie qui les ont allumées, son enthousiasme l'avait égaré... Non? Elle ne vous plaît pas? Elle n'est pas juste? Elle n'est pas vraie? Vous n'en voulez pas?... Ils échangent ces sourires que l'on nomme « complices », ces sourires « en coin »... — Mais si, mais si, pourquoi? Mais comme vous êtes pressé, comme vous êtes impatient de l'imposer... Ne sommes-nous pas libres?... Il lève la main en signe de protestation... — Si, voyons, bien sûr que si, rien ne presse, il y a tout le temps...

Ils se raclent la gorge, ils raclent en eux-mêmes... des mots sortent, encore tout enveloppés de mucosités, des mots mous qui se traînent... — Moi, voyez-vous, cette idée... Il la regarde, il a peine à la reconnaître, tout humide, engluée...

Qu'ont-ils jeté sur elle? Il s'élance pour la dégager, il la saisit... c'est tout collant, ça poisse... il se sent lui-même comme englué, recouvert d'un

enduit répugnant... il s'efforce de bien l'agripper, de la tenir, mais elle glisse, toute molle, visqueuse... — Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous en avez fait ? Où avez-vous pris ça ? Ce n'est pas vous, ce n'est pas possible, qui spontanément, naturellement sécrétez cette bave... c'est quelque chose qu'on vous a fait absorber, un poison qu'on vous a fait ingurgiter...

— Mais pas du tout, nous ne sommes pas empoisonnés, c'est vous qui l'êtes, mon pauvre, vous avez été influencé, vous vous êtes laissé imprégner... cela saute aux yeux...

Ils se consultent du regard, ils opinent de la tête... Je suis du même avis... Oui, moi aussi... je dois avouer que son idée m'a aussitôt rappelé... Ah ça ne vous plaît pas ? Vous n'aimez pas qu'on lui découvre de telles origines... — Ce n'est pas vrai, il n'y a pas le moindre trait commun... il faut que vous soyez aveugles, sourds... — Tiens tiens, aveugles, sourds... Qu'est-ce que c'est que ce langage ? Est-ce vous qui dites ça ? De nous... ces infinis... qu'aucun nom ne peut cerner... il n'y a pas de nous, pas de vous... — Oui, j'ai eu tort. Mais un saint... enfin non, pas un saint... personne n'y résisterait... Écoutez-moi, je vous en supplie... Il n'est pas possible que vous ne perceviez pas... Observez-la... elle bouge... elle se dégage... malgré toutes ces souillures, ces aplatissements... elle n'a rien perdu de sa fraîcheur, de sa vigueur native... — Sa vigueur native... voyez-

vous ça... Mais pourquoi insister ?... A quoi bon ? Comment voulez-vous qu'il se rende compte ?... Il s'est donné tant de mal, il a tant voulu la rendre séduisante, irrésistible... Il l'a arrangée selon son goût... un goût douteux... il n'y peut rien... Je suis comme vous, je trouve qu'elle a un aspect assez grossier, quelque chose de clinquant, d'un peu commun... Oui, une certaine vulgarité... Mais lui-même, regardez comme il s'agite, il est si excité... que crie-t-il ? Ah encore la Justice, la Vérité... Moi je dois dire que ces mots, et prononcés avec cette emphase... Oui, moi aussi, cela me donne chaud... Pas à vous ?... Bien sûr que si, mais il me fait plutôt pitié, cela me serait désagréable qu'on l'écrase, il est si faible, inoffensif... pourquoi lui ôter ses illusions ?... Allons, calmez-vous, vous attachez trop d'importance à notre opinion, nous ne le méritons pas... nous, vous savez, ces grandes idées... Mais il n'y a rien à faire, il n'en démord pas, il s'agrippe, il se cramponne... Mais attendez, je vais le faire lâcher : Écoutez, à quoi bon vous acharner ? Vous le voyez bien, vous devez le constater, nous ne sommes pas à la hauteur, nous sommes indignes. Regardez-nous : n'avons-nous pas un air borné ? Oui, n'est-ce pas ? Lui, tenez... ils rient..., n'a-t-il pas un air un peu hébété ? Allons, un petit effort, et vous verrez quel calme, quelle liberté... vous pourrez nous oublier, la retrouver telle qu'elle était, avec toutes ses qualités intactes, votre chère idée. Il suffit que vous

disiez, nous on ne se formalisera pas... ah, on voit dans vos yeux que vous l'avez déjà sur le bout de la langue... Pas vrai? Si, hein? Alors dites-le, n'hésitez plus... dites-le donc une bonne fois, dites que nous sommes des imbéciles.

Bon. Vous m'y avez contraint. Je le reconnais : vous êtes des imbéciles. Et moi... je ne le nie pas : Moi je suis intelligent.

Il répète les mots machinalement, sans bien les comprendre : Imbéciles. Intelligent... L'apaisement que cela donne ressemble à celui que produit l'absorption d'un tranquillisant... Il se secoue, il cherche... Mais l'idée? mais où est-elle passée? Qu'est-elle devenue, celle pour laquelle il a accepté cet abrutissement, ce reniement?

La voici. Ils sont seuls à présent, tous les deux. Ceux qui ne l'ont pas honorée comme elle le mérite, les imbéciles, ont été chassés. Et lui, qui est intelligent, il lui a offert une demeure digne d'elle, un palais de grand seigneur où elle pourra se sentir chez elle, dans le calme, en sécurité.

Ils se contemplent : comme tu es forte et saine, comme tu es pure, comme tu es noble... Et toi,

comme tu es puissant, comme tu es audacieux... Ils se serrent de plus en plus l'un contre l'autre, ils ne se quittent plus, appuyés l'un sur l'autre ils explorent leur domaine, ils s'avancent toujours plus loin...

Et puis petit à petit elle se dégage, la voici qui s'écarte, prend ses distances... ils ne peuvent plus se contenter, elle et lui, de cette voluptueuse intimité, de cette orgueilleuse solitude à deux... Elle va finir par s'étioler, par dépérir, enfermée ainsi avec lui... Elle a besoin de se montrer, de se répandre... et il le comprend, il faut qu'elle sorte, qu'elle s'aère, qu'elle se retrempe, qu'elle se fasse admirer, consacrer...

C'est à peine s'il la reconnaît... tant de temps s'est écoulé depuis qu'il a cessé de s'en occuper, et il n'a jamais songé à la revoir... Mais c'est bien elle... et on voit qu'elle a fait son chemin, un long chemin... de quel respect elle est entourée, de quel air fier de la connaître depuis toujours, d'être de ses intimes ils la présentent... — Mais vous semblez surpris, vous paraissez tout étonné... Il bafouille... — Mais non, pas du tout... enfin si, tout de même un peu... quand je me rappelle comme autrefois... quand j'essayais de l'aider, quand je la poussais... gauchement, je l'admets, je ne savais pas du tout m'y prendre... avec quel dédain on la considérait... on lui trouvait un aspect commun, assez vulgaire... Ils se passent la main sur le front... — Mais quand ? Mais qui ? Nous ne mettons pas en doute votre extraordinaire mémoire... Ah oui, tu t'en souviens ?... il y a eu au début... ça n'en prouvait que mieux son originalité... il s'est trouvé comme toujours, on ne

peut pas leur en vouloir, quelques imbéciles... Quant à moi, je ne m'y suis jamais trompé... Il n'y avait rien dans cette idée qui ne porte déjà votre marque... — Oh ma marque... quand je la revois maintenant, je comprends qu'il se soit trouvé des gens... — Vous les comprenez ? — Peut-être... jusqu'à un certain point... Je lui trouve quelque chose de mal dégrossi, un aspect d'ours mal léché...

Ils se regardent... Que dit-il ? Mais voyons, vous le connaissez... — Le Maître est dans un de ses bons jours, il s'amuse... — Le Maître ? Quel maître ?... Des jets de rires légers jaillissent, de bons gros rires lourdement s'étalent... — Il est délicieux... — Qui ? — Mais vous, bien sûr... Je vous adore... Vous savez qu'il est sincère. Ce n'est pas une plaisanterie. C'est rare, il faut l'avouer... Mais les grands, les plus grands sont ainsi. Ils ont cette délicieuse modestie, cet effacement princier...

C'est un rêve... venu d'où... Ça lui est arrivé il y a très longtemps... Non, pas à lui, mais il a vécu cela si fort qu'il lui semble maintenant qu'il a été lui-même ce petit mendiant, le sosie du prince, installé par erreur dans le palais du roi... Le voici transporté de l'autre côté, derrière les hautes fenêtres éclairées qu'il contemplait mêlé à la foule massée contre les grilles, les guérites où des

sentinelles pétrifiées montent la garde. Il est assis devant une table somptueusement garnie, des valets en livrée, bas de soie et perruque poudrée, posent devant lui une assiette portant une coupe d'argent... dans un instant il va... au lieu d'y tremper le bout de ses doigts... il va la prendre dans ses mains, la soulever jusqu'à ses lèvres et boire... et ils se regarderont stupéfaits, atterrés... Son Altesse a des moments de distraction étrange... encore un geste, un mot, et tout va se révéler... il va leur dire qu'il y a maldonne, qu'il y a erreur sur la personne... ce n'est pas lui... Il a un rire gêné, il a envie de se cacher, il leur jette des regards suppliants... — Oh je vous en prie, je vous assure, vous vous trompez... Moi je suis... Mais justement je ne suis pas... je vous l'ai toujours dit, il n'y a pas de « je »... C'est vous qui... oui, vous comprenez, il n'y a pas moyen de coïncider avec ça, avec ce que vous avez construit... Il les entend chuchoter... — Il est exquis. Vous savez, vous avez de la chance, vous tombez bien... C'est un de ses dadas. Forcément, c'est tout naturel. Il ne vit pas sur le même plan... Sinon il ne serait pas... précisément ce qu'il est...

Il crie : Quoi ? Il est quoi ? Dites-le. Qu'est-ce que je suis ? — Vous êtes vous-même. Et ça nous suffit. Vous. Tel que vous êtes. Tel que nous vous aimons. Avec toutes vos incohérences, vos bizarreries.

Il crie plus fort : Laissez-moi... avant qu'il ne

soit trop tard, avant que vous-mêmes ne vous aperceviez qu'il y a eu une méprise... Vous l'avez remarqué, je commets des bévues, je bois l'eau des rince-doigts... Vous entendez ce que je vous dis ? Écoutez-moi... Il prend au hasard n'importe quoi, il saisit un de ces détritus, un de ces objets de rebut destinés à être enlevés avec les ordures par les services de la voirie, et il le leur montre : voilà ce que j'aime, voilà de quoi je fais mes choux gras, rien ne me séduit, ne m'enchante davantage que ça... sa voix est lourde, vautrée, ses mots ont des accents traînants, il leur promène sur le visage quelque chose de gluant, de répugnant... Mais vous ne le reconnaissez donc pas ? Vous ne vous rappelez pas que c'est de cela qu'il avait dit, celui que vous admirez tant : « C'est ce que disent les imbéciles » ? Dites-le donc, délivrez-moi. Chassez-moi. Je suis un imposteur. Je suis un usurpateur.

Ils sont aux anges... Décidément aujourd'hui il est à son meilleur, dans sa très grande forme. Il a de ces partis pris. Il a de ces préjugés. Cézanne en avait. Il a de ces opinions qui révèlent ses origines, cette souche de paysans, elles sentent le terroir... S'il n'était pas ainsi, toute cette sève qui fait sa force...

Il parle, ses mots lâchés partent, se déploient, dans ses membres détendus se répand une extraordinaire puissance. Il se rejette en arrière. Étend les jambes. Donne sur la table de grands coups de poing. Il ne se tient plus, il ne se sent plus... il n'aurait jamais cru qu'il pourrait éprouver cela... comme autrefois quand il était enfant et qu'il lui semblait tout d'un coup qu'il était un géant, qu'il lui suffirait d'étendre la jambe pardessus le parapet du pont pour poser le pied là-bas, sur la rive, d'étendre le bras pour saisir la tour Eiffel qui deviendrait dans sa main un de ces modèles réduits, de ces bibelots qu'on vend comme « souvenir » aux touristes.

Son bras se lève, sa main se referme, son poing frappe la table. Il roule des yeux globuleux. Tous regardent sa large face cramoisie, son cou épais. Sa voix est rauque : « Debout les morts ! » Il tourne avec lenteur et pose sur chacun d'eux un regard buté de taureau. « Debout les morts ! » Ils vacillent légèrement, leurs voix tremblotantes ressemblent à des bêlements... — Mais Maître, nous parlions des Maures... des habitants de la Mauritanie... Il abat son poing de nouveau, la vaisselle étalée sur la table vibre... « Debout les morts ! Debout les morts ! »... Qui bronche ? Qui ose murmurer ? Paraître choqué ? — Choqué ? Mais il ne peut en être question. — Paraître surpris ? — Surpris ?... Là-bas, peut-être, celui-ci, un petit novice admis depuis peu de temps... Mais

nous tous qui vous connaissons, nous apprécions, croyez-le bien, nous sommes comblés.

Il n'avait jamais éprouvé, il ne savait pas qu'il existait un bien-être de cette sorte... cette sensation de se couler dans quelque chose d'épais, de se lester, de grossir, de s'étaler, toujours maintenu pourtant par des parois élastiques, fermes et étanches.

C'est leurs regards réunis sur lui qui lui donnent cette aisance, cette liberté de mouvements, tout en le contenant à l'abri d'une forme... la sienne... qu'ils modèlent, qu'ils caressent... Il la sent comme étant lui, cette chair s'étalant sans pudeur, sans vergogne, une chair rosée s'alourdissant dans les bajoues, descendant en plis sur le faux col, ils sont à lui, ces grands yeux un peu globuleux d'où irradie quelque chose — une force qui leur fait détourner, baisser les yeux... Il regarde son gros poing couvert de poils roux qui s'abat sur la table... c'est à lui, tout cela, c'est lui. Il a envie de se tâter pour s'assurer que c'est vrai, il lève le bras plus haut, il abat son poing plus fort, sa voix claque : « Debout les morts ! Debout les morts ! » et leurs chuchotements... Il est magnifique. Une force de la nature. Un extraordinaire tempérament... leurs yeux d'où fuse la certitude, l'admiration, font fuir le fantôme trem-

blant, transparent, ombre égarée parmi eux, les vivants, les êtres en chair et en os.

Bien en chair, s'offrant, étalé au milieu d'eux. Que leurs regards lissent la peau fine aux reflets soyeux de son crâne nu et rond qui luit sous la lumière de la lampe, qu'ils effleurent avec tendresse ses paupières bridées, ses joues légèrement couperosées, son poing épais couvert de poils roux... que leurs rires douces tièdes cascades caressent... Pourquoi riez-vous ? — Mais parce que vous étiez si drôle... Si vous aviez pu vous voir... Si vous aviez vu son air, cet air pince-sans-rire... Oh oui, cet air qui n'est qu'à lui... — Qui lui ? — Oui, vous, bien sûr, vous, voyons, qui cela pourrait-il être d'autre ? Qui possède votre sens de l'humour ? Vous permettez que je leur raconte ?... Oh oui, racontez-nous, je donnerais n'importe quoi pour l'avoir vu, pour avoir été là... Vous avez raison, vous avez beaucoup perdu... Moi chaque fois que j'y repense... Nous étions tous gênés, c'était tellement mauvais, des abominables navets... Personne n'osait se compromettre en risquant un compliment en présence des autres... Chacun se taisait... et ça se prolongeait... La pauvre femme... Ah que voulez-vous, c'est bien fait pour elle, elle n'a qu'à ne pas infliger ce supplice... Je trouve que vous êtes sévère, moi je

la plains... En tout cas le silence durait... Ça devenait insupportable... Et tout à coup, d'un air pénétré, il a dit : « Quel silence... » — J'ai dit ça ? Moi ? — Mais bien sûr que oui... Quel silence... Et tout le monde a respiré. Et la dame était ravie... Quel silence... d'un air de componction... Oui, un air qui en disait long... Il rit avec eux d'un même rire attendri... — Je ne m'en souviens pas... — Mais comment voulez-vous vous rappeler tous vos bons mots, vos plaisanteries ? — Mais peut-être que je ne plaisantais pas... — Ho ho ho, la pauvre, nous sommes méchants... Mais ça, ce n'est rien. Il en a fait d'autres. Un jour... nous étions à Rome ensemble... — A Rome ? — Oui, rappelez-vous... nous étions jeunes... et le guide... Oui, ça, il l'a déjà entendu, il a lu quelque part, il ne sait plus où, cette histoire, elle s'appliquait à quelqu'un d'autre... Mais va-t-il refuser ? Va-t-il confondre celui qui avec tant de générosité lui offre... Il accepte, il prend, il regarde avec tendresse la photographie conservée dans l'album de ses parents... ce jeune homme au regard insolent, une de ses boucles tombant sur son front, sa lèvre dédaigneuse, ses yeux bridés, ses pommettes saillantes, sa fine tête dressée sur son long corps dégingandé... c'est lui. C'est moi. Oui, elle est bonne... Se non è vero... Mais si : e vero. Vero. Son corps se secoue, il baisse la tête, le rire écarte ses bajoues... — Ah qu'on était donc bêtes...

Qu'on est donc bien. Qu'il fait bon ici. Comme on est en sécurité, enfermé ici, dans ce corps. Chacun chez soi et tous réunis. En bon voisinage. Des propriétaires bien nantis. Pas besoin de barrières, de murs hérissés de tessons de bouteilles, pas besoin de haies piquantes. Chacun installé sur sa terrasse au bord de sa pelouse, écoutant les mêmes pépiements, se prêtant les instruments de jardinage, échangeant des conseils, des boutures, des plants...

La vie est là, en chair et en os... elle joue sur ces peaux luisantes et lisses, duvetées, burinées, traversées de sillons, parcourues de ridules, de veinules bleutées, tendues ou affaissées, et ces nez retroussés, aquilins, ces lèvres, mentons, paupières lourdes, creusées, fentes étroites, arrondies des yeux... leur chair... sa chair... la moindre atteinte ferait courir le long de son échine... le ferait aussitôt se dresser pour s'interposer, pour les protéger...

Son regard les enferme l'un après l'autre. Ils lui donnent assemblés autour de lui cette apaisante sensation que lui donnent les vieux portraits... si vrais, plus vrais que nature... Chacun unique. Fixé dans cet instant pour l'éternité. Fragile et fort. Les jeunes et fortes roses... fermeté des lèvres, des joues duvetées... yeux d'émail doré, de faïence bleue... l'abandon, la douceur consentante de sa joue soyeuse qui cède à la pression des

doigts... ses cheveux où des fils d'or se mêlent aux fils d'argent... ses mains potelées reposant sur ses genoux entre lesquels sa jupe moelleuse se creuse... Parfaite... exactement ce qu'il faut qu'elle soit. Un Nattier. Un Boucher... comme ils ont eu raison de maîtriser, de chasser le fou, le gredin qui voulait l'arracher à cela...

Mais c'est fini, il accepte, il les accepte tous tels qu'ils sont. Il s'accepte tel qu'il est... regardez mon poing couvert comme le sien de tavelures, parcouru de veinules, posé là, vivant, devant vous sur la table. Gros fort poing des forts tempéraments. Mon regard droit qui s'enfonce...

Mon perçant regard d'aigle se pose ici, sur ce front bas sous la masse sombre des cheveux... mais ne vous y fiez pas, l'intelligence brille dans les yeux, se faufile dans la courbe moqueuse de la lèvre... Et puis mon regard s'arrête sur ces grands yeux clairs tout ronds... on lui donnerait le Bon Dieu sans confession... l'air trop franc, trop beau pour être vrai, assez sournois au fond, capable de vous jouer des tours pendables... celui-ci, par contre, qui a dans son regard, dans la ligne de son menton quelque chose de fuyant, presque de fourbe... si franchement fuyant qu'on se sent rassuré... Et celui-ci, chez qui rien ne fuit, si net et propre, on peut vraiment lui faire confiance... pour certaines choses seulement, car il n'est pas très malin, le pauvre... pas très fort... bon bou-

gre... mais il faut dire ce qui est... — Un imbécile ? Il pèse un instant le pour et le contre... — Oui... vraiment... Un imbécile... c'est le mot qui convient. Un imbécile. Des imbéciles. Et pourquoi pas ? — Il faut, n'est-ce pas, de tout pour faire un monde. — Quel monde ? — Mais notre monde à tous. Où vous avez votre place au soleil

— Quelle place ? Il sursaute... Attention... quelle place ? Vous savez, je vais vous l'avouer, je suis touché, votre confiance m'émeut, mais voyez-vous, cette place que vous m'avez attribuée avec tant de générosité... je me demande s'il n'y a pas eu une méprise... Vous vous en souvenez, quand je levais le poing, quand je frappais la table, quand je roulais de gros yeux globuleux injectés de sang... c'était vous, vous qui me poussiez... un effet de suggestion, d'hypnose... Moi, il faut que vous le sachiez, il n'y a rien à faire, je n'ai pas pu y tenir, je me suis échappé, je suis dehors de nouveau... un souffle, une ombre, un vide où tout s'engouffre...

Ils murmurent : allons bon, voilà que ça le reprend, tenez-le... — Oui, tenez-moi, oui, je ne demande qu'à être repris, qu'à réintégrer... Non, pas réintégrer, pas là... là je me sens en danger, j'y suis entré par erreur, ce n'est pas ma place, je bois l'eau des rince-doigts... Ils l'entourent, ils lui

caressent la tête... — Est-il possible d'être plus charmant ? « Debout les morts ! » hurlé brutalement le gêne, ne lui convient pas. Il a raison, ce n'est pas lui. Lui on le connaît... il n'y a pas plus délicat, plus modeste, je dirais même plus humble... oui, humble... Non ? Pas humble ? Humble ne vous convient pas ? Je crois que j'ai trouvé : orgueilleux plutôt ? Vous voyez, orgueilleux lui va. Un monstre d'orgueil... Regardez comme il se détend, son sourire d'enfant comblé... Là vous êtes bien ? Voilà... Pas besoin de chercher. C'est évident, qui ne le voit ? Vous êtes cela. Vous êtes un monstre d'orgueil.

Sa masse énorme étale sans souci des règles, des canons, ses contours étranges... Un monstre... D'orgueil... Or-gueil... Une oriflamme immense se déploie, une colonne d'or se dresse dans le ciel.

Il étire ses membres de Gulliver au pays des nains, il étend son pied pour le poser sur l'autre rive, il pousse un soupir qui ébranle les montagnes, fait se soulever les océans... — Oui, c'est vrai, vous devez avoir raison... Il pose la main sur sa bouche qu'entrouvre un bâillement, il se détend, il va s'assoupir, sa voix engourdie se traîne... Oui, vous avez raison, à y regarder de plus près, c'est ce que je suis : un monstre d'orgueil.

— Un monstre d'orgueil, vous croyez ? Oui, peut-être... puisque vous me dites que le grand homme lui-même le reconnaît... Mais il me paraît, quant à moi, peu probable que ce soit d'un excès d'orgueil que provient sa gentillesse si spontanée, ça ne trompe pas, sa simplicité, sa constante bienveillance... Même bienveillance ne convient pas, c'est la conscience d'une parfaite égalité, c'est la confiance qu'on voit au fond de ses yeux naïfs... — Naïfs ?... — Oui, le maître a souvent un regard d'enfant... C'est une approbation presque tendre, elle vous attire, on s'y plonge, on s'ébat... Moi si timide pourtant, je me débride, je crépite, je pétille, des paroles étincelantes montent en moi de régions désertées où toute vie semblait éteinte, elles forment des dessins subtils, des constructions inouïes que l'air émerveillé il contemple...

Et alors je vois se dessiner en lui... je ne distingue pas bien ce que c'est... mais je ne

cherche pas, je ne veux pas voir cela plus nettement, je préfère le laisser vague comme le pressentiment d'une surprise heureuse... Non, je ne sais pas, comment voulez-vous que je sache ?... — Les oreilles ont dû vous tinter... vous auriez dû être là quand il a parlé de vous... — De moi ? Vraiment ?... quelques instants encore de délicieuse attente... De moi ? — Oui, de vous, vous auriez dû l'entendre... Il ne tarissait pas en louanges... — Oh vous voulez rire... — Pas du tout. Ce n'était que : « Remarquable. Spirituel. Original. Suprêmement intelligent. »

Tout cela et bien davantage, incernable, s'épandant au-delà des mots, coulant de lui à moi, faisant jaillir de moi toujours plus haut des gerbes scintillantes quand tout à coup, qu'est-ce que c'est ?... Est-ce possible ? Il regarde sa montre... Non, pas sa montre, peut-être pas, le pouce et l'index de sa main droite se réunissent, donnent à sa manche une légère chiquenaude comme pour chasser, pour ôter... Mais qu'importe...

En une seconde je reviens à moi, tout se remet en place, je me retrouve, j'ai été rappelé à l'ordre, je m'étais oublié, je m'étais laissé aller jusqu'à trop prolonger la séance, j'ai lassé l'attention du Maître, abusé de sa patience... à quoi est-ce que je pensais ?... Je me dresse, je me lève. — Il est temps que je parte, je vais vous laisser...

— Me laisser? Mais pourquoi? Il n'est pas tard. Restez encore un peu... Mais le voici qui se soulève, son regard ferme m'écarte, il prend ses distances, il a cet air de dignité mêlé d'amertume résignée de celui qui connaît son humble place et tient à y rester. Chacun la sienne, chacun chez soi...

Mais je n'ai plus de place, plus de chez moi... Ce qui vient d'arriver, ce mouvement malheureux de mes yeux qui se sont abaissés, de mes doigts qui se sont joints et ont donné un petit coup sur ma manche, bien sûr, c'étaient mes yeux, c'étaient mes doigts, mais c'est ce qui s'appelle un geste machinal, le corps réagit ainsi parfois avec une déplorable indépendance... Ce mouvement en vous atteignant m'a tiré d'un seul coup, m'a arraché à moi... si peu de chose me suffit, me voilà hors de moi de nouveau, transporté en vous, fondu avec vous, nous ne faisons qu'un, la même vague chaude que répand l'humiliation nous inonde... Ne me quittez pas, vous me déchirez, on peut encore tout réparer, effacer, oublier... Ne partez pas... pas maintenant... C'était très intéressant, cela m'a passionné, ce que vous me racontiez là.

Mais il ne se laisse pas fléchir, il s'incline avec un petit sourire... Oh vous me flattez, vous êtes trop bon... Un sourire qui veut montrer que ses

yeux sont dessillés, il sait à qui il a affaire, il n'est plus dupe, inutile d'essayer de recommencer, il n'est tout de même pas benêt, malappris au point de se laisser prendre de nouveau à cette exquise délicatesse, cette adorable courtoisie de ceux qui ont conscience d'être « les grands »... noblesse oblige... le Roi soleil soulevant son chapeau devant les soubrettes... le châtelain s'arrêtant dans la rue de son village pour converser avec un manant : « Couvrez-vous, mon ami, nous avons, n'est-ce pas ? un bien vilain printemps »...

Pourquoi trop bon ? Je ne suis pas « trop bon ». Pourquoi dites-vous ça ? C'est ridicule. Je vous l'avais bien dit : il y a eu maldonne. Il y a eu erreur sur la personne. Ce que vous voyez, c'est un prince de comédie, la Reine des Halles, le Roi de la fève... ce n'est même pas cela, c'est un leurre, une illusion... Je suis pareil à vous, impossible de nous distinguer, de nous séparer l'un de l'autre, nous sommes liés, soudés l'un à l'autre, des frères siamois, ne tirez pas, vous me déchirez... je suis scindé, écartelé, restons unis, regardons ensemble, nous voyons avec les mêmes yeux...

Nous reconnaissons tous deux, n'est-ce pas ? nous les connaissons bien pour les avoir observés tant de fois, ces bonshommes méticuleux, un peu maniaques, si soigneux de leur personne... Nous les avons vus au moment des épanchements, des adieux déchirants, en pleine union des âmes, jeter

à la dérobée un coup d'œil au miroir, rejeter rapidement leur mèche en arrière, tirer sur le nœud de leur cravate, abaisser les yeux sur leur poignet, joindre leur pouce et leur index et d'une légère chiquenaude enlever de leur manche... la même répulsion nous soulève, le même besoin de nous en écarter...

Mais qu'ai-je fait ? que m'est-il arrivé ? Comment ai-je pu, pour rien, pour ce geste qui ne veut rien dire, qui ne permet pas de me juger, comment ai-je pu me laisser saisir, pousser, jeter ici, parmi ces gens, enfermer avec ces bonshommes étriqués, glacés, je n'ai jamais été l'un d'eux, je n'ai jamais rien eu de commun avec eux... Moi j'étais toute attention, toute admiration... D'ailleurs j'ai des témoins, je peux les faire citer, les oreilles ont dû vous tinter, je ne tarissais pas d'éloges... Vous m'aviez enchanté, je buvais vos paroles, je les absorbais, je m'en pénétrais, quand tout à coup s'est produit ce mouvement... une seconde de distraction, un léger fléchissement de l'attention soutenue... — Ah, c'est bien ça, depuis trop longtemps... de l'effort... — L'effort ?... Oui, un effort pour faire couler des yeux les flots bienfaisants de l'approbation... pour qu'un silence grand ouvert aspire, fasse monter, jaillir de l'autre, s'élever toujours plus haut... pour qu'au moment voulu un léger coup de pouce, un mot, un sourire, un hochement de tête donne une nouvelle impulsion, empêche que le jet dévie, que

diminue le débit... juste ce qu'il faut, pas plus... le jardinier habile, expérimenté, sait quels soins il convient de prodiguer à ces espèces fragiles... et comme il est content en les regardant croître, fleurir... comme il se penche pour observer l'effet produit...

Mais qu'est-ce que c'est encore ? D'où ont surgi ces images de jardinier, de plantes ? Nous étions vous et moi de la même espèce... Oui, de la même espèce, comme le pédagogue et son pupille, comme le psychiatre et son patient... l'un observant l'autre de sa place, la bonne place, située à la bonne distance...

La distance — tout est là, nous le savons bien, vous et moi. Une fois là, on peut aller encore plus loin... jusque là où se tient le menteur quand il regarde comme progressent dans sa dupe les paroles qu'il a choisies prudemment, qu'il a judicieusement dosées, habilement enrobées dans les intonations de la plus pure sincérité, de la plus noble indignation, quand il les voit maîtriser les soubresauts de l'incrédulité, détruire les soupçons...

Plus loin encore... là où se place l'empoisonneur quand il regarde sa victime lever vers lui des yeux reconnaissants, prendre de ses mains la tasse contenant la potion dans laquelle il a minutieusement, précautionneusement versé le poison, la porter à ses lèvres et boire...

Plus loin encore... Mais il n'y a pas de plus loin,

nous sommes arrivés au bout... Vous voyez jusqu'où, poussés de proche en proche, à quelles distances l'un de l'autre, pris de vertige, nous avons été entraînés... Il faut revenir, il faut nous retrouver, nous rejoindre, nous fondre... — Écoutez, je voulais vous dire, il y a quelque chose dont je voulais vous parler, je voulais vous demander, j'aurais voulu connaître votre opinion...

Et il se rassoit d'un air lassé, contraint, il s'appuie au dossier de son fauteuil et m'observe... Immobile. Silencieux.

C'est très bien, c'est parfait, c'est à son tour de ne pas bouger et de me voir cherchant, lui rapportant, déposant devant lui... cela lui plaît-il? Non, on dirait qu'il n'en veut pas... Mais surtout qu'il ne s'impatiente pas, qu'il ne s'écarte pas, qu'il me laisse une chance... — Je ne sais pas si vous l'avez vu... j'ai lu cela tout récemment... Je crois que ça touche à ce que vous pensez, il me semble que ça doit apporter de l'eau à votre moulin... Il plisse les lèvres d'un air dubitatif... — Ah, vous trouvez? Oui, peut-être... ses yeux sont vides, le cœur n'y est plus...

C'est ma faute, j'ai commis une bévue, je restais sur ma lancée, m'occupant encore de lui, lui montrant combien je l'apprécie, quand c'est à moi maintenant, après ce qui s'est passé, de m'ouvrir devant lui, de lui soumettre, d'étaler

sous ses yeux sans lésiner, pour le séduire, lui faire admirer... Tout est à lui... rien n'est trop beau... est-ce assez beau ?... Ah voici, j'ai trouvé... j'ai là dans un recoin caché, je le gardais jalousement, c'est encore fragile, à peine formé... Une seconde j'hésite... mais je ne peux pas résister... — Vous savez, je voulais vous dire, je voudrais avant que vous ne partiez, vous en parler... je n'en ai encore soufflé mot à personne... ce n'est pas tout à fait au point... c'est une idée qui m'est venue il y a peu de temps... je crois qu'il y a là... Vous ne pensez pas que si on l'applique à certains faits elle permet de rapprocher, d'éclairer...

Mes yeux la suivent... elle chemine, je vois surgir de toutes parts sur son passage et attirés par elle se rassembler... je la pousse doucement, je ne peux en détacher mes yeux... Vous voyez, rien que de vous en parler elle prend forme... de la consistance, grâce à vous... — C'est très gentil de votre part... mais franchement, je dois avouer... je ne vous suis pas tout à fait... Je reconnais qu'elle est assez séduisante... c'est une de ces idées qui au premier abord... si on ne les examine pas de près... oui, de très près... Il se tend... Ses yeux luisent, des gouttelettes de salive brillent sur ses lèvres retroussées... il la saisit, il la palpe fébrilement, la serre, l'écrase... — Non, pas ça, vous la déformez, vous faussez, vous êtes de parti pris, vous n'avez pas le droit, soyons honnêtes...

— Soyons honnêtes ?... Ah vous voyez, voilà où

ça conduit de renoncer à son rang, à ses prérogatives et de s'aventurer ainsi sans apparat, sans protection, sous un humble déguisement, croyant ne pas être reconnu, être pris pour l'un des miens, pour mon semblable, mon frère... Et puis dès que je m'approche, dès que je serre d'un peu trop près... ce recul et ces rappels à l'ordre : « Soyons honnêtes... Nous sommes entre gens honnêtes, entre honnêtes gens, entre vrais gentlemen »... espérant m'amadouer... Mais moi, tu sais, ces belles manières, ce respect des règles, des convenances, moi quand l'envie me prend de m'amuser... tiens, maintenant que tu as commis l'imprudence de te commettre avec moi, de me présenter ta belle idée encore intacte, virginale... avoue que pour une débutante, pour sa première sortie tu aurais vraiment pu mieux trouver... Comment veux-tu que je résiste, l'occasion est trop belle... Mais ne te fâche donc pas, on a le droit, non? Voyez ces airs... comme il se redresse, ses yeux lancent des éclairs... dans un instant il va, piétinant toutes ses convictions, faire appel contre moi, son égal, son pareil, ne faisant qu'un, emmêlés, tous mêlés, confondus, princes et mendiants, sans privilèges dus au rang, sans pouvoirs reçus du Ciel...

— Que vous est-il arrivé? Vous êtes tout pâle... — Je n'ose pas vous le dire, je n'oserai

jamais vous raconter... j'ai été pris d'un de ces vertiges... J'ai été parler, on ne devrait jamais... c'est une idée qui me tenait à cœur... je ne sais jamais préserver... — Ah, je vois ça... Allons, avouez, à qui êtes-vous encore allé livrer... Ils se regardent : Décidément, il est incorrigible... C'est à ne pas croire... A cet imbécile, vous êtes allé demander... — Un imbécile ? — Mais oui, bien sûr... vous en doutez ? Je vois d'ici comment... il a dû en perdre la tête... il n'en croyait pas ses oreilles... — C'est-à-dire qu'il s'est amusé, juste pour se moquer de moi... Alors que moi, pris par l'idée, j'accumulais les arguments, je pensais qu'il était de bonne foi... qu'il suffisait... que je ne savais pas m'y prendre... quand je me suis aperçu que l'idée elle-même pour lui... ce n'était qu'un moyen pour me... — Et vous avez continué longtemps ce petit jeu ? — Je ne jouais pas... c'est lui... A la fin j'ai tout de même pu... il m'a fallu un effort, j'ai pris mon courage à deux mains... je lui ai signifié son congé... Ils sifflent... — Oh vous m'en direz tant... signifié son congé... Mais dites-moi, quel progrès... — Enfin signifié... Pas comme vous le croyez, vous savez bien que ça m'est impossible... J'ai abaissé les yeux sur mon poignet et j'ai jeté un coup d'œil, mais alors là, significatif... à ma montre... — Et alors ? — Alors il s'est levé. Et à ma grande satisfaction il a pris congé... — Sans que vous ayez éprouvé un déchirement ? Sans que cette humiliation... — Ah non, j'étais à

l'écart, trop loin, rien n'a rejailli sur moi. — Eh bien bravo, mes félicitations... rien n'a rejailli... Vous étiez trop loin... Loin de qui ? répondez. — Peu importe... j'étais loin, j'avais fait un bond en arrière pour me protéger, pour la protéger, elle surtout, l'idée, pour la sauver... — Vous vous êtes donc séparé de lui. Plus d'osmose. Vous étiez vous. Il était lui. Lui, vous comprenez. Vous n'êtes pas forcé de penser qu'il était un imbécile... — Non, ça je ne le pourrais pas... — Peut-être alors qu'il était un lâche, qu'il était vil... — Oh je ne sais pas... — Non, c'est trop fort, ne le forcez pas, il ne faut pas aller trop vite en besogne... Dites-vous juste que vous étiez vous... — Moi ? — Bon, oubliez cela, dites-vous qu'il était lui. Un autre. Très différent... — Comme disent certains racistes ? « Ils ne sont pas inférieurs. Ils sont différents »... — Attention, ça va le reprendre... — Non non, ne croyez pas ça. J'ai reçu une leçon. Je ne l'oublierai pas. Il est lui. Je suis moi. Nous sommes nous ? Ah oui, je comprends : Nous, mais séparés l'un de l'autre, nous tenant juste par le petit doigt... Vous êtes vous. Ils sont eux.

C'est cela qu'on sent quand le gardien qui surveille la sortie, après avoir examiné votre feuille signée par le médecin, vous sourit amicalement, vous ouvre la grille, vous donne une poignée de main... « Bonne continuation, au revoir, non, qu'est-ce que je dis ? pas au revoir, j'espère bien que cette fois c'est un adieu »... et qu'on se retrouve dehors, encore un peu éberlué, tout a encore un aspect insolite... mais attention, plus de mots comme insolite, comme étrange...

Non, tout a l'air d'être là pour de bon, pour de vrai... tout a un air immuable... C'est toi qui faisais tout trembloter, se décomposer, eux ils n'ont jamais bougé, ils sont toujours restés à leur place, à leur poste, à la disposition de tout le monde... Enseignes lumineuses, étalages, mannequins aux devantures, dans les vitrines étincelantes. Sous les éclairages crus des cafés le patron, la patronne joviale plaisantent, discutent le coup avec ceux qui devant le comptoir sirotent leur

verre de rouge, de blanc, leur pastis d'un vert blanchâtre... A la bonne vôtre... on se regarde au fond des yeux... tintement des verres qu'on cogne avec douceur l'un contre l'autre... attouchements prudents, caresses des plaisanteries, des mises en boîte... des boîtes dans lesquelles on se sent bien... Ah, ça le fait rougir... C'est qu'on le connaît, hein, le vaurien... ils rient de leurs gros rires de braves bonshommes, de leurs rires à gorge déployée de jeunes gars costauds, de leurs rires flûtés de petits vieux... Vous savez que depuis hier je compte quatre-vingts berges... Allez, quelle blague, tu es plus jeune que moi... Plus jeune que toi ?... Tu veux savoir en quelle année j'ai pris ma retraite ? Oui Monsieur, parfaitement... Bon sourire qui plisse encore davantage le visage ridé... Tu ne veux pas me croire ? Mais dis donc, tu ne vois plus clair, mets tes lunettes, regarde-moi, regarde mes mains... Oh le coquet, il voudrait qu'on lui dise... Mais c'est vrai, vous savez, qu'il fait encore des béguins... Briseur de cœurs, va... Ah oui, tu peux parler... Alors, mon vieux, et toi, il me semble qu'il y a longtemps... Qu'est-ce que tu deviens ? Toujours dans tes papiers ?... Eh oui, que voulez-vous, il faut bien... Oui, sûrement, chacun son métier, chacun ses soucis, chacun ses peines... Tu as l'air fatigué, tu n'étais pas malade au moins ?... Non... Si... un peu... enfin, ce n'était rien, il n'y a pas de quoi parler... Allons tant mieux, tiens, buvons à ta santé... Merci, à la tienne, mon

vieux... Allez, j'offre une tournée... Ah mais ce n'est pas tout ça... c'est qu'il va falloir rentrer... Je vais me faire enguirlander... Allez, à la soupe... Comme on est bien. Quelle extraordinaire chance d'être ici auprès d'eux. L'un d'entre eux. D'échanger entre nous ces mots tout ronds, tout lisses, chauds, apaisants comme le doux ronflement du poêle.

Eux. Lui. Moi. Reflété dans leurs yeux où rien ne vacille. Sur leurs visages pas trace d'inquiétude. Ils savent chaque fois qui est là devant eux, levant son verre, le cognant contre leurs verres levés... Bon petit gars, pas toujours commode, un peu trop soupe au lait, mais que voulez-vous, personne n'est parfait... Beau brin de fille, à mon goût un peu trop coquette... Elle, alors, c'est tout le contraire, la vraie mère poule... Et lui, le papa gâteau... Dis plutôt qu'ils le rendent gâteux... Brave vieux, ah il n'a pas toujours été ainsi, mais la vieillesse l'a adouci... Que voulez-vous, on a beau faire, on a son âge. L'âge de ses artères... Toujours si jolie pourtant. Si bien conservée. Installée en parfaite sécurité dans la forme qui convient. Fins cheveux d'or et d'argent. Tendre visage fané. Mains potelées, parcourues de veinules, parsemées de tavelures, reposant sur ses genoux entre lesquels sa jupe moelleuse fait un creux... Jouant le jeu... Quel jeu ? Ça te reprend ? On ne joue pas. Elle est ainsi. *Est,* comprends-tu ? Tu dois t'y faire une fois pour toutes. Oui,

mettons que je n'ai rien dit. J'ai, vous le savez, de ces moments de folie, de perte de ce qu'on appelle le sens du réel. Oui. Est... Chacun de nous, tu peux nous croire, préférerait la voir telle qu'elle était. Fines mains un peu graciles. Visage délicieusement arrondi. Peau semblable aux pétales des roses. Épais chignon d'un blond cendré. Taille de guêpe. C'était un enchantement de la regarder valser... mais il faut se faire une raison. Si on t'écoutait, on ferait un tour de valse avec ce petit vieux au dos courbé qui chemine lentement, le visage penché vers la terre... — Oui, justement, parce que... Parce qu'il est... Non, plutôt parce qu'il n'est pas... Il n'est rien de ce qu'on voit, je vous assure... Il n'y a qu'à lui demander... — Lui demander quoi ? S'il se sent comme à vingt ans ? — Non, pas ça. Juste lui demander ce que là, au moment où il s'avance, courbé en deux, ce qui le fait s'avancer, regarder, là, devant lui... les dalles inégales, les vieux pavés entre lesquels des touffes d'herbe... douces vieilles pierres patinées... il en connaît chaque forme... vous voyez, il s'arrête, il se penche, ramasse quelque chose par terre, le tient sur la paume de sa main, l'examine... on peut maintenant essayer... c'est le moment... — Eh bien demande-lui... — Mais comment ? Comment le dire ? Où trouver ? Quels mots ? Il n'y a chez vous ici aucun choix. — Prends les tiens... — Impossible, je n'en ai pas, et si j'en avais ils ne parviendraient pas... — Alors il faut te contenter

des nôtres. Ils ne sont pas mauvais, tu sais. Tiens, essaie ceux-là : Eh bien, père Varenger, comment ça va ? — Non, pas ça... pas « ça va », non, ne riez pas... Il vaudrait mieux : « On se sent bien, vous ne trouvez pas ? »

Il lève la tête. Son visage que l'âge a durci se durcit davantage... — On se sent bien ? Ah tu en as de bonnes. On se sent bien. Je voudrais t'y voir. Rien que l'effort qu'il faut pour se baisser... — Oui, je sais, je voulais juste dire que là, maintenant, quand vous regardiez les pavés, les touffes d'herbe... quand vous avez ramassé... Il lève sa canne... — Est-ce que tu te moques de moi ? Je me sens bien, moi ? Je me sens bien, tu oses me dire ça ? Mais qu'est-ce qu'ils ont dans le ventre, ces petits gars-là ? Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête ? Qu'est-ce qu'on leur a appris ? Ils n'ont même plus le respect de l'âge, des infirmités. Va, tu ne mettras pas longtemps à comprendre. Tu vas voir, ça passera vite, ça passe plus vite que tu ne crois, ce ne sera pas long avant que tu sois comme moi. Logé à la même enseigne.

Oui, logés à la même enseigne. Avançant courbés, regardant les touffes d'herbe entre les vieux pavés recouverts d'une patine jaunie, adhérant à cela... Juste pour ça, accepter... mais n'importe quoi... accepter d'être plié en deux, promené dans une voiture d'infirme... Non ? Même pas ça ? Même plus promené, plus de

touffes d'herbe, plus de pavés, juste un lit d'hôpital et ce mur blanc tout lisse sur lequel par instants à travers la vitre dépolie... Non, pas même un rayon... la canne blanche heurte le trottoir, un pare-chocs, une portière de voiture... oscille de côté et d'autre... cherche... tous ces bruits, tous ces tintements... même pas ça... le silence... juste pendant cet instant suspendu sans passé, sans avenir... juste... quoi ? Essaie donc de lui dire ça, de le lui présenter, si tu l'oses... vas-y, offre-le lui, enrobé dans tes mots, un joli petit joyau enchâssé dans un beau morceau choisi durci et poli, de ceux qu'on fait prendre en dictée aux enfants... Ah tu n'oses pas... On se tient tout de même à sa place, à distance respectueuse. Regards gênés chargés de déférente compassion...

Le dos s'incurve encore davantage, la tête aux traits figés est agitée d'un très léger mouvement de balancier... — Eh oui... la voix s'est adoucie... oui, c'est comme ça. Il faut voir les choses comme elles sont. Le jour n'est pas très loin... — Oh non, ne dites pas ça, nous sommes tous, vous savez... il y a chaque jour tant de jeunes... La tête se redresse, à travers la taie miroitante qui couvre les yeux perce un regard indigné... — Comment ne dites pas ça... Vous êtes bon... Il y a, mon petit, des chiffres, un petit calcul pas difficile... Moi du reste je n'ai pas peur. Il y a longtemps que je m'y suis fait. J'ai même choisi ma place. Je sais où je reposerai.

L'œil rapetissé entouré d'un cercle rose regarde avec l'expression d'un réalisateur satisfait le film qui est en train de se dérouler... Tous autour de lui, n'osant pas s'en détourner, le contemplant dans un respectueux silence. Lents gestes compassés. Visages serrés pour ne pas laisser affleurer, dégouliner l'immense chagrin... là, mieux encore, sur certaines faces figées coulent sans qu'on songe à les essuyer des ruisseaux de larmes. Il est au centre. Doucement éclairé par les cierges. Noblesse. Dignité. Pureté. Elles se communiquent à chacun de ceux qui maintenant défilent, tout entiers ramassés dans ce geste de la main qui prend le goupillon et trace dans l'air... qui prend à la main qui la tend la pelle, la plonge, la lève, l'incline... bruit granuleux de la terre qui tombe... gazouillis des moineaux, roucoulements des pigeons... parfums de la terre fraîchement remuée, des fleurs... chacun pareil à chacun des autres éprouve les mêmes sentiments graves, profonds. Chacun les reconnaît dans les yeux qui un instant se posent distraitement sur les siens.

Chacun voit, plus noble et plus grave que tous les autres, la jeune mère sous ses longs voiles noirs, ils retombent sur son ventre arrondi... On dirait que les regards qui furtivement la parcourent tirent sur les contours de ce ventre, le font pointer en avant, oui, plus que ne le fait la

pression de la jeune vie qu'elle porte dans ses jeunes flancs... juste un peu plus, sans qu'elle s'en rende compte... mais est-il sûr qu'elle ne le sente pas ?... Vous tous, vous le sentez, n'est-ce pas ? Vous percevez ce qu'il y a là... dans cette ligne du ventre qui s'avance un peu trop, dans ce dos qui un peu trop se rejette en arrière pour faire mieux se dessiner sous le voile de deuil... Personne ne le perçoit ?... Personne. Qui en un moment pareil observe ces sortes de choses ? Qui ose manquer de respect à celle qui garde lové en elle ce dépôt sacré, notre avenir, notre espoir, nos chances ? Qui oserait retirer cela à l'orpheline au bord de la tombe, la priver de cette sensation qu'elle a... délicieuse... comment oser dire ça ?... Eh bien oui, j'ose... délicieuse sensation d'être enfermée en sécurité dans cette forme que dessinent nos regards déférents, reconnaissants, attendris de sujets contemplant, digne et forte sous ses voiles de deuil, celle qui bientôt gravira les marches du trône, son cou fragile redressé sous le poids de la lourde couronne, le dos tiré en arrière par l'énorme traîne de satin incrustée d'émeraudes, de diamants. Le roi est mort, vive le roi... Maintenant aucun d'entre vous ne voudra rompre entre nous ce lien, refuser de prendre à celui qui les lui tend avec le goupillon, avec la pelle, ces mots : « La mère qui pleurait sourit au nouveau-né. »

Moi seul, oui, moi je n'en veux pas, passez-le à

d'autres, je romps le cercle, je sors du rang, je m'approche par-derrière de la jeune mère, je la saisis par les épaules et je la force à se pencher... seule... plus de regards attendris, caressants... Seule au monde... prête à son tour... ne demandant qu'à suivre, qu'à se confondre... toute pareille... Tu vois nos mains posées l'une près de l'autre, les mêmes, c'est étonnant, un de ces miracles... comment peut se transmettre jusqu'au plus petit détail ?... tu vois, chacun de mes doigts tout contre chacun des tiens a exactement la même forme... Tu soulèves tour à tour et serres entre ton pouce et ton index le bout de chacun de mes doigts, tu le secoues doucement, ta voix se fait plus aiguë pour ressembler à ma voix d'enfant... la corneille, la pie, a cuit la bouillie, a nourri ses petits, elle en a donné à celui-ci et à celui-là, et à celui-ci et à celui-là, et à celui-ci, le plus petit, elle n'en a pas donné et il s'est envolé et il s'est posé ici sur la petite tête que voici... Oh encore, fais-le encore papa... Ses mains, ses doigts, ses ongles, ce petit creux, cette cicatrice qu'il s'était faite au bout de l'index pour savoir ce qu'on sentait en se coupant avec une hachette, petit garnement, casse-cou, boute-en-train, jeune père... quel âge avait-il donc ? mais comme il était encore jeune... et puis, toujours très digne, avançant avec peine, mais jamais un mot pour se plaindre, stoïque jusqu'à la fin, l'air heureux, « Je suis bien... », quand dans les moments de répit il

regardait devant lui... quand il vous regardait avec ce regard, tu t'en souviens ? ce regard chargé d'attention tendre qu'il pouvait avoir... — C'est vrai..., mais aussi, n'est-ce pas ? il y avait des moments... sa fureur, cette rage, rappelle-toi... — Oh non, pas ça... — Ce besoin de vous saisir, de vous serrer contre soi pour vous communiquer, pour faire s'infiltrer en vous ce froid... de vous tenir collés à lui, déjà refroidis, durcis... « Vous verrez, ça passe vite, bien plus vite qu'on ne croit »... — Non, pas ça... à quoi veux-tu en venir ? Fais attention, tu ne vas pas recommencer ? Bien sûr, qui ne le sait ? il n'était pas tout d'une seule pièce. Il était, comme chacun de nous, fait de morceaux disparates, pareil à ces courtepointes bariolées... non, laisse-le, n'y touchons pas. Laissez reposer en paix. Laissons reposer. Oui, en paix.

Soyez tranquilles, je n'y toucherai pas, que le Ciel m'en préserve. Vous pourrez, le moment venu, faire votre travail. Je ne vous dérangerai pas. Je vais même vous aider, je suis plus habile que vous ne croyez. Je suis plein de bonne volonté, tout prêt à participer... Installons-la ici, sur son divan tendu de velours d'un bleu un peu fané assorti à l'émail de ses yeux... posons nos paumes arrondies sur les coussinets de ses mains parsemées de petites taches dorées, enfouissons notre visage dans les plis moelleux de sa jupe... ses doigts caressent notre nuque... Regardez-moi ça, voyez dans quel état il s'est encore mis, mon petit fou, mon gros bêta... Que veut-il encore? Quelles idées lui trottent dans la tête? — Rien, je t'assure... Mais tu nous a promis. Raconte-nous, tu racontes si bien. Dis-nous, toi qui l'as si bien connu, toi qui as eu cette chance... — C'est vrai... sa voix est frêle, une frêle voix un peu tremblante, un peu fêlée... celle dans laquelle doivent se

raconter les contes de la mère-grand. De la mère l'Oye... Vous avez raison, j'ai eu de la chance. Il n'avait vraiment pas son pareil. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi changeant... passant de l'hiver au printemps, du jour à la nuit en quelques secondes. Un rayon de soleil, débordant de gaieté, d'enjouement... il s'amusait comme un gamin et puis tout à coup, sans raison apparente, on ne savait jamais quelle mouche l'avait piqué, quelle idée lui avait traversé l'esprit, il s'assombrissait, des nuages noirs s'amassaient au-dessus de nous, et il n'y avait rien à faire, il n'y avait qu'à attendre l'orage... chacun se faisait tout petit, chacun espérait être épargné... Et puis de nouveau le ciel bleu, des taquineries tendres, des histoires drôles... une candeur d'enfant. Humble, parfois, quand il se sentait coupable, quand il voulait se faire pardonner... Qui aurait pu être plus généreux en certains cas ? Plus compatissant ? Au fond c'était un grand modeste. Rien ne l'agaçait autant qu'une soumission servile, une admiration béate... il s'amusait à faire peur aux moutons bêlants, prêts à tout accepter... Je le vois, comme s'il était devant moi... en plein milieu d'une conversation... tous autour de lui s'efforçaient de briller... quelqu'un était en train de raconter une expédition qu'il avait faite autrefois en Mauritanie, on parlait des Maures... Et lui qui paraissait écouter tête baissée, je vois ses bajoues rouges qui descendaient sur son col blanc empesé, il ne

portait que ces cols-là... et le voilà tout à coup qui lève la tête, son œil immobile pareil à un œil de taureau fixe quelque chose devant lui, il abat son gros poing velu de lutteur sur la table, il crie de sa voix rauque : « Debout les morts ! Debout les morts ! » Vous auriez dû entendre autour de lui ces bêlements : « Mais maître, nous parlions des Maures... de la Mauritanie... » ça l'amusait énormément...

Et nous nous amusons aussi, nous rions, nous sommes aux anges, nous nous donnons des coups de coude, nous nous poussons les uns contre les autres sur le banc... — Oh raconte-nous encore, montre-nous en d'autres, tu en as tant connu... des plus drôles encore, des plus étonnants...

Mais on peut trouver mieux, des jeux de construction autrement passionnants, à l'usage, ceux-là, des seuls adultes... Voici pour commencer un daguerréotype... Tous les traits de ce visage, la ligne des lèvres, des joues, du front, l'expression des yeux font monter en chacun aussitôt et adhérer à eux le mot « penseur », le mot « poète ». Et maintenant voici un feuillet couvert d'une fine, délicate écriture serrée, par endroits un peu tremblante... c'est une lettre adressée à ce hobereau prétentieux, ce plumitif moliéresque qui tenait alors le haut du pavé... De

chaque phrase on voit sourdre, dégouliner... pas besoin de l'examiner de près, on le reconnaît du premier coup d'œil, c'est de la flagornerie, c'est de l'obséquiosité... Il s'y mêle aussi de l'humilité frisant l'abjection... Ah là, attention, ne nous y trompons pas, humilité ne peut pas aller... Non voyons, ce n'est pas de l'humilité, c'est de la lucidité. Oui, glacée. Du cynisme. Du mépris... On pourrait encore trouver... mais on ne peut malheureusement pas s'attarder longtemps sur une seule pièce, il y en a tant... Voici un billet griffonné à la hâte, mais si révélateur, une vraie mine d'or... un de ces trésors dont s'enorgueillissent les collections privées et les musées... Ce qui de là en une épaisse vapeur se dégage doit être condensé, recueilli et isolé dans : Délire de persécution. Goût de l'échec. Masochisme. Et voici, surgi de cette confidence trouvée dans son journal intime : l'arrivisme. Et aussi le goût des honneurs officiels. L'envie. Et dans ces quelques mots inscrits sur ce calepin qu'il portait toujours sur lui, vous ne voyez pas de la coquetterie ?... De la coquetterie ? Même là ?... Hé oui, comme s'il avait su, prévu déjà... Non, je ne crois pas... j'y vois un désespoir que je qualifierais d'authentique... Et voici de la confiance naïve. Du conformisme... Il convient de le placer près du goût des honneurs, à côté de l'envie... Et cette générosité ? il faut pour se conformer aux règles du jeu la jumeler avec l'avarice... que révélait son livre de comptes...

Voici du sadisme, sa place est là-bas, près du masochisme. De la délicatesse... à mettre ici... Et ce narcissisme presque dément... Quand je vous disais qu'il y avait de la coquetterie... Non, non... mais il y avait quelque part... Ah oui, cela se trouvait dans cette lettre adressée au chef de la police secrète... oui, vous voyez, elle est tout imbibée de lâcheté... Ça doit venir ici, près du courage... On a été obligé de constater que c'est bien courage qu'il faut appeler ce que montre son intervention... Et voici encore... qu'est-ce que c'est ? où le placer ?... Je ne trouve plus... je suis fatigué, tout s'embrouille, s'enchevêtre... s'étend... immense... sans contours... et moi dessus comme une fourmi... Attendez, encore un peu de patience... Le jeu s'achève... C'est fini. La boîte est vidée. Nous avons utilisé toutes les pièces. Et maintenant vous verrez... Mais je ne vois rien, je rampe, le nez collé... Il faut s'élever, prendre de la distance... Je n'y arrive pas... Attendez, on va vous aider, vous allez vous soulever... attrapez ça, tenez-le bien... Qu'est-ce que c'est ?... C'est la lettre au chef de la Police... Serrez-la fort et répétez : Je n'ai jamais écrit rien de pareil. J'en suis tout à fait incapable. Ce n'est pas moi. C'est lui. Un autre. Un étranger. Et ce billet ? Auriez-vous jamais pu, même menacé de mort ?... Non, je le jure : jamais.

Mais je n'ai plus besoin de ça, j'ai été tiré, hissé, nous planons, comme en hélicoptère, en

avion, et là en bas, je vois moi aussi se dessiner avec une extrême netteté cette forme... Oui, à mesure que nous nous élevons elle se réduit, elle se condense, ses lignes acquièrent plus de netteté. C'est un bonhomme à l'aspect compassé. Pleutre avec parfois des élans de bravoure. Vaniteux comme pas un. Jouant par moments un personnage vraiment grotesque. Velléitaire. Très paresseux. Mesquin jusqu'à la manie.

Le voici devant nous aussi vivant que nos plus intimes amis, que nos plus proches parents. Il s'avance avec cet air à la fois obséquieux et méprisant... S'il allait nous demander de nous asseoir avec lui à cette terrasse de café?... Qu'à Dieu ne plaise, j'avoue qu'il me faudrait surmonter... c'est vraiment ce que j'ai toujours fui... mais comment pourrais-je refuser? il éveille une ignoble pitié... il y a dans son regard une sollicitation... il est si démuni, il est si seul, le pauvre bougre...

Soudain des mots, une strophe, une seule, elle flotte, se déploie, elle m'enveloppe, me pénètre... une chaude buée...

Et toute notre construction, cet objet patiemment recollé se défait... les morceaux emboîtés les uns dans les autres se séparent, s'éparpillent... ils disparaissent... les mots les recouvrent... Par toutes leurs voyelles, leurs consonnes ils se ten-

dent, s'ouvrent, aspirent, s'imbibent, s'emplissent, se gonflent, s'épandent à la mesure d'espaces infinis, à la mesure de bonheurs sans bornes...

Ce sont des mots de passe qui permettent d'accéder... des mots qu'il suffira de murmurer à mon oreille pour me faire dans la béatitude passer là-bas d'où ils viennent, où ils sont, dans la paix éternelle, dans « la lumière réelle ».

Mais qui moi ? Il n'y a plus de moi, plus de lui, plus de séparations, plus de fusions, il n'y a que leur balancement, leur vibration, leur respiration, leur battement... qui font vibrer et respirer une même substance, battre au rythme d'un même pouls une même vie...

Que m'est-il arrivé ? Est-ce de nouveau une de mes crises ? Est-il possible que j'aie poussé ces gémissements, ces cris impudiques, indécents, ridicules... j'en rougis... Jusqu'où ne me tenant plus, franchissant toutes les bornes ai-je pu oser... moi qui ne suis rien... Attention là : danger... Je ne suis pas rien. Surtout pas ça. « Rien » peut m'amener de nouveau... Non. Je suis... voilà, j'y arrive... Je me retrouve... grâce à lui... Je ne suis pas lui... Pas lui ?... Non. Pas lui. Je reprends mon équilibre. Je n'ai pas écrit ces lettres. Pas tenu ce livre de comptes. Pas brigué l'Académie. Je n'ai pas... oui... c'est bien ça... je n'ai pas tracé ces mots, je ne les ai pas assemblés dans cette

strophe. C'est lui qui a, sur des feuilles d'or, écrit... Mais si je les prononce, faible comme je suis encore, ça peut me reprendre... je vais me dissoudre... me fondre... Je ne les répéterai pas. Il me suffit de me rappeler qu'ils sont à lui : ce qui se nomme « son œuvre ». Par lui seul sécrétés tandis que dans sa tête il composait, traçait de sa main les plates flatteries, les viles dénonciations... tandis que ses yeux sournoisement guettaient sur les visages l'effet produit... par quoi ?... Eh bien, figurez-vous, par ses bottes... un exemplaire unique qu'après de patients efforts, de longues méditations il avait conçu et fait exécuter... pour lesquelles il avait payé... avare comme il pouvait l'être... mais il n'a jamais lésiné, jamais sur rien, quand il le fallait... quand peut-être... il y a de ces chances... là, dans les reflets de cette botte que coquettement il balançait, que voluptueusement il contemplait viendrait enfin, pour la première fois, poindre...

Qui aujourd'hui possède des instruments assez perfectionnés pour isoler, pour recueillir cette substance qu'à doses parfois infinitésimales sécrétaient ses gestes les plus vulgaires, ses plus banales pensées, ses plus mesquines obsessions et manies... ce gaspillage exaspérant, révoltant de « ce qui fait le prix, la valeur de toute vie »... ces moisissures dont il se recouvrait comme à plaisir... oui, à plaisir...

Alors laissons tout cela. Il vaudrait mieux

d'ailleurs que soient une fois pour toutes proscrits, que soient détruits ces jeux de construction inutilement compliqués, abrutissants, conçus par des ignorants à l'usage d'ignorants comme eux... toutes ces pièces exhumées, inspectées, étiquetées et classées suivant quelles règles, inscrites dans quels manuels ? enseignées par quels cuistres ?

Qu'on fasse le vide autour de sa personne. Qu'on fasse silence. Qu'il ne soit désormais permis que de s'approcher de sa statue érigée au milieu de la Grande Place... lire sur le socle son nom... lever les yeux et le contempler, debout, son torse fièrement rejeté en arrière, ses bras croisés sur sa poitrine, sa mèche au vent, posant au loin son regard de marbre.

Quel bien cela fait de se sentir empli entièrement jusqu'aux bords débordant de ce qui se nomme Vénération. Admiration. Gratitude.

Comme il fait bon, à distance, s'incliner, puis se redresser avec élégance et dignité. Se figer au garde-à-vous. Chacun à sa place. Chacun ce qu'il est.

Tous ce qu'ils sont. Adhérant complètement à eux-mêmes. Justifiant parfaitement leurs désignations et qualifications. Mignonnes petites vieilles. Exquis vieillards promenant leurs chiens au regard de chien. Amoureux enlacés sur les bancs. Attendrissants vieux couples déambulant la main dans la main. Jeunes mères comblées et fiers jeunes pères. Enfants. Oiseaux s'ébattant et pépiant. Chats... Mais les chats, quand ils se tiennent posés bien en évidence, hiératiques et mystérieux... il faut les avoir surpris cent fois, au moment où il n'est pas possible qu'ils sachent qu'on les regarde, pour être certain qu'ils ne font pas les chats, mais qu'ils sont, tout bonnement, des chats.

Les enfants, eux, n'éveillent d'ordinaire aucun soupçon. Ils sont, c'est évident, de vrais enfants. Ou en tout cas, s'ils ne le sont pas, ils possèdent de tels dons, ils ont acquis dès leur plus jeune âge une si admirable technique qu'on peut les obser-

ver à longueur de journée sans penser un seul instant qu'ils ne « sont » pas, mais qu'ils « font ».

Pourtant certains d'entre eux, plus désavantagés, plus fragiles, poussés sans doute par un excès de zèle maladroit, par un besoin malsain de perfectionnisme, forcent leur ligne... plus enfants que nature. Trop beaux pour être vrais... D'autres s'égarent, se trompent d'âge... s'obstinent à rester des bébés... ou au contraire se vieillissent, s'emparent de mots qu'ils ne connaissent pas... Ils sont alors repris et affublés comme ils le méritent de noms tels que : petit singe, petit perroquet.

Parfois aussi on dirait que malgré eux de leurs yeux innocents d'enfants, de la courbe candide de leur joue, de leur lèvre à laquelle la tétine semble avoir laissé sa forme... quelque chose sourd... c'est à ne pas croire... venant de là... et pourtant, c'est bien ce qu'il faut appeler une compréhension chargée d'une antique expérience, une amertume désabusée, du cynisme... Mais qu'as-tu ? Qu'est-ce qui te prend ? En voilà des idées... Où as-tu été chercher ça ? Voyez où il est allé fourrer son nez... dans le stock réservé aux gens âgés... Veux-tu bien lâcher ça, petit galopin, ce n'est pas pour toi.

Certains adultes donnent aussi parfois du fil à retordre. Trop rigides. Incapables, quand vient le temps, de se plier comme il se doit, de se laisser modeler par leur nouvelle désignation... Ils résistent piteusement, se contorsionnent, implorent... Je comprends, je sais, il le faut bien, on ne peut

pas l'éviter, mais c'est si brutal... il y a peut-être moyen d'obtenir des accommodements, des adoucissements... « gros », par exemple... « gros » m'irait bien... d'ailleurs, vous voyez, il n'y a qu'à me regarder, « gros » me va comme un gant... « gros papa », mais pas « grand », je ne veux pas... pas encore... pourquoi déjà ?... Ils supplient des marmots étonnés de les appeler insolemment par leur prénom... ils s'emparent avidement de leurs balbutiements innocents pour s'en fabriquer des diminutifs puérils ou des sobriquets parfois grotesques... tout plutôt que ça, tout plutôt que « grand-papa ».

D'autres au contraire, trop sensibles à ce qui filtre des regards posés sur eux, y décelant un respect attristé, un attendrissement discret, en demandent gloutonnement davantage... ils prennent des poses avantageuses, viennent se planter coquettement au bord du trou fraîchement creusé, un pied enfoncé dans la tombe... On est alors obligé de les tirer en arrière et de les secouer... Hé là, pas si vite, qu'est-ce que tu fais ? Sors ton pied de là, veux-tu, et tiens-toi convenablement... Si tu crois nous impressionner... Ah j'aimerais bien avoir ta résistance... Mais voyons, il n'y a qu'à le regarder... Pour sûr, il nous enterrera tous.

Et aussi les amoureux enlacés sur les bancs des quais, des squares, ne faisant qu'un, « perdus l'un dans l'autre »... on peut parfois, surtout par

temps chaud, percevoir dans la ligne continue de leurs corps immobiles, comme sculptés dans du marbre, quelque chose qui à peine perceptiblement bouge, quelque chose de vivant... une main qui avec précaution, doucement, subrepticement, pour ne pas attirer l'attention, comme un petit animal rétif se dégage de la main qui l'enserre, puis, apeurée, s'immobilise, attend... avec une obstination sournoise recommence... parfois s'enhardit jusqu'à aller se poser sur le genou et là, prudemment, par un mouvement très lent de rotation, essuyer sur la jupe ou sur le pantalon sa paume moite... tandis que le couple, comme si cette main indocile n'en faisait pas partie, continue à se tenir dans la même position, comme coulé dans un même moule, taillé dans le même bloc, fixé là pour l'éternité.

Comme si de rien n'était. Comme si rien ne s'était passé. Ni vu ni connu. Il faut surtout que rien ne bouge. Parfois un seul, un à peine perceptible mouvement suffit pour tout ébranler... et ce mouvement justement, ce geste de la main moite qui se dégage est un de ceux qui ont été repérés, signalés... Un de nos maîtres omniscients l'a saisi et fixé à jamais dans un livre : c'est un mauvais présage, un signe annonciateur d'un amour mort-né.

Et voici maintenant un autre geste, le geste de cette main... plongeant dans le gousset, en sortant une poignée de pièces de monnaie, puis s'ouvrant

et les tenant étalées sur sa paume... longtemps... un temps qui s'étire, n'en finit plus... jusqu'à ce qu'enfin les doigts de l'autre main choisissent quelques-unes des piécettes et les glissent furtivement dans la main tendue d'un porteur, d'un portier, d'un cocher... qui à son tour abaisse les yeux sur le maigre pourboire au creux de sa paume, puis lève son regard et l'appuie longuement sur le dos qui s'éloigne... un regard d'où comme d'un pistolet il lance un jet puissant qui recouvre, épaissit, durcit les contours ridicules, pitoyables, d'un pingre... Sourires méprisants, petits ricanements, hochements de tête, haussements d'épaules, « réflexions » échangées à voix basse... et puis chacun se détourne... — Ah, ce n'est pas tout ça...

Pas tout ça, en effet. Rien de tout ça pour eux... Comment pourraient-ils soupçonner... Comment peuvent-ils savoir que ce geste est un signal sinistre... qu'il sonne le glas du Bonheur, le tocsin annonçant les Malheurs qui vont s'abattre sur « Une Vie ».

Sa vie... En elle quelque chose s'arrache, elle sent une faiblesse, un froid, le froid de la mort, tandis qu'elle continue à avancer auprès de lui avec ce regard braqué sur leur dos, vidant sur eux sa charge de pitié méprisante... Un jeune couple en voyage de noces... ça se reconnaît aussitôt... un joli couple en pleine lune de miel... tout flambant neuf, frais émoulu, parfaitement fondu... l'amour

coulé en eux partout emplit entre eux chaque interstice, ils ne font qu'un... Impossible de se séparer, de s'écarter si peu que ce soit... ce mouvement qu'elle a fait quand elle s'est laissé tirer par eux, quand elle a regardé avec eux cette main étrangère, quand elle l'a observée hésitant, choisissant longuement, tendant, glissant furtivement... ça l'a déchirée... une plaie qui va s'élargir, béer... vite rapprocher, réunir les deux bords, étendre, enduire... voici ce qu'il faut... elle a, Dieu merci, toujours avec elle une trousse bien garnie... voici de la tendresse, de l'indulgence, de la reconnaissance, voici de l'admiration, un peu d'humilité... des onguents d'une efficacité éprouvée... ils vont désinfecter, anesthésier, cicatriser, il n'y paraîtra plus... une écorchure, un bobo comme il s'en produit chez tout le monde à chaque instant... voilà, on ne voit plus rien... l'amour entre eux a repoussé... Ils sont faits d'un même tissu taillé d'un seul tenant, aucune séparation... il pourrait la surprendre, elle aussi, quand ça lui prend tout à coup, quand elle se met, comme lui, à lésiner bêtement... elle se penche sur sa paume ouverte où s'étale de la menue monnaie, elle compte, calcule, hésite... le temps s'étire... tandis qu'ils attendent... leur regard longuement appuie, imprime sur elle une marque infamante, elle est flétrie... Elle ? mais ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle, elle jamais... pour rien au monde elle ne pourrait... elle rapidement, sans

regarder ouvre sa main et dépose dans leur main tendue, elle sourit, remercie, elle a toujours envie de s'excuser... leurs yeux s'ouvrent plus grand, leur regard bienfaisant la recouvre, que Dieu la bénisse... elle le mérite... généreuse, délicate comme elle est, comme elle a toujours été, comme chacun la voyait quand elle s'ébattait intacte, pure, légère, libre, parmi les siens, ceux avec qui on se comprend, avec qui on est entre soi, entre proches, entre pairs...

Mais ils sont loin d'elle, ils ne peuvent pas la rejoindre ici où elle s'est laissé emmener, où elle est enfermée à vie... ici où tout est clos, calfeutré... l'air est confiné... Un air épais, capiteux, entêtant... elle est tout amollie, diluée, elle fond, se confond, se perd dans une chaude, moite, lourde... Et tout à coup, comme l'élancement rappelant que le mal est toujours là, tapi, qu'inexorablement il suit son cours... le signal de nouveau, le signe fatal... ce geste... le même... qui a bu boira... mais cette fois plus net encore, plus fort, se surajoutant au précédent... la main suspendue, hésitant... le temps s'étire comme dans les cauchemars... enfin il choisit, tend, glisse... et son regard vite détourné... et leur regard qui impitoyablement appuie... et elle près d'eux forcée d'assister... ne pouvant rien faire pour prévenir, pour arrêter... elle contrainte de voir le Prince charmant aux boucles descendant en désordre sur son beau front... un vrai front de poète... aux yeux

limpides... Tu as parfois des yeux d'enfant... se métamorphoser en ce grigou étriqué, resserré, au regard torve, aux gestes honteux... son contact est salissant, il est dangereux, il peut être contagieux... et elle est seule avec lui, séparee à jamais des siens, ils ne peuvent rien pour elle... Impossible de les appeler au secours... de leur ouvrir, d'entrouvrir seulement... juste une fente, pour qu'ils jettent un coup d'œil... Qu'est-ce que c'est ? Est-ce donc si grave ? Voyons un peu, laisse-nous voir... et comme les peintures rupestres au fond des cavernes percées, comme les momies dans les sépultures violées, au contact de l'air, de la lumière du dehors, ce beau couple amoureux va déteindre, se désagréger...

Il faut surtout que personne n'entre, qu'ils se tiennent au-dehors, à distance... qu'ils nous regardent de loin, qu'ils nous suivent à travers leurs longues-vues quand nous faisons une de nos sorties, quand nous nous produisons devant eux... Vous nous voyez ? Une capsule transparente nous protège... Vous voyez dedans ces deux petits personnages exquis, ces deux lutins dansants... peut-on rêver d'un plus charmant jeune couple ? c'est l'image de l'amour... Regardez-les qui courent la main dans la main à la rencontre des vagues... comme ils se taquinent, s'aspergent, les voilà qui reviennent, secouant leurs cheveux trempés, riant, encore tout essoufflés...

Ou bien vous pouvez, installés aux places qui

vous ont été assignées, en bons sujets soumis nous admirer quand nous nous montrons à vous, revêtus de la grande tenue d'apparat de l'amour, accomplissant les gestes rituels prescrits par son culte... Nos yeux se rencontrent, nos mains se cherchent, se joignent, doucement s'étreignent, puis pudiquement, comme effarouchées, à regret se séparent... Tout à coup une explosion... comme si une bombe était dissimulée dans le somptueux équipage où s'exhibait le couple princier. Tout vole en éclats, s'éparpille en débris répugnants...

Cette main suspendue oscillant lentement au-dessus de la menue monnaie étalée sur cette paume ouverte... ils la voient eux aussi, ils l'ont vue, ils ont pu l'observer de tout près, leurs regards à eux aussi ont suivi, ont cerné les contours étriqués d'un lamentable grippe-sou... ils l'ont vue, elle, l'innocente enfant sans défense, entraînée par lui, n'osant même pas se retourner vers eux, ses proches, les appeler à son secours... En catimini ils l'ont suivie, ils se sont glissés derrière elle jusqu'à l'antre où elle est séquestrée, rivée à lui, avilie... ils ont bien inspecté partout et ils se sont retirés sur la pointe des pieds en versant des larmes, pleurant sur elle, sur sa vie gâchée, sur son amour brisé... Une terreur la soulève, elle s'arrache à lui... déchirée, mutilée, pantelante, elle se traîne derrière eux, se colle à eux, les supplie... Qu'ils ne l'abandonnent pas, qu'ils

veuillent bien revenir avec elle, tant pis, qu'ils entrent... qu'ils regardent d'encore plus près... qu'ils l'aident à retrouver, à redécouvrir... il y avait en lui tant de richesses, des vrais trésors, il faut les chercher... ils doivent s'en souvenir, ils les avaient vus, eux aussi, ils en étaient, comme elle, éblouis... est-il possible qu'un geste comme celui-ci puisse à lui seul... ils ont déjà honte, n'est-ce pas, eux si indulgents, eux si larges, de s'être attachés à quelque chose d'aussi petit ? D'avoir seulement remarqué une pareille vétille, cela ne pourrait-il pas révéler chez eux aussi de la mesquinerie ? Elle rougirait de le lui avouer, il aurait raison de la mépriser...

Ils se tiennent immobiles, ils se taisent... elle saisit leurs mains, elle embrasse leurs genoux... Juste un mot, un regard pour la rassurer, ils peuvent encore la sauver... Ils hochent la tête... Hélas, qu'y pouvons-nous, ma pauvre enfant ? Que pouvons-nous contre les règles qui nous régissent, des préceptes fondés sur la sagesse, sur une expérience qui remonte à l'Antiquité ? Celui-ci : tu le connais bien, à quoi bon essayer de l'oublier ? Elle se bouche les oreilles... Doucement, fermement ils écartent ses mains... Il faut que tu aies le courage de l'écouter : Ab ungue leonem.

Les mots latins résonnent avec la solennité d'un texte sacré. Ab ungue leonem. A la trace laissée par sa griffe, on reconnaît le lion... Mais le

traduire ainsi, c'est le diluer, l'étirer, lui faire perdre de sa puissance... Ab ungue leonem. D'après la griffe le lion. Rien ne vient séparer les deux termes. Une griffe et voici le lion tout entier. Un seul geste et tout l'homme est là. Un seul, tout petit, pas plus grand que la trace laissée par une griffe. On nous a appris depuis toujours à la déceler et par elle à découvrir...

De grands maîtres nous ont montré comment s'y prendre. Ils nous ont fourni des modèles parfaits. Il n'y a que l'embarras du choix.

En voilà, s'il en était encore besoin, un des plus admirables exemples. C'est un autre geste d'une autre main... Insolite, celui-là, très étrange, tel qu'aucun de nous n'a probablement jamais eu la chance d'en observer. Seul un génie pareil à Dieu a pu le créer... le geste de cette main tenant une fourchette, piquant un morceau de nourriture dans l'assiette et au lieu de le porter à la bouche le levant à la hauteur des yeux, tout près, et le tournant et le retournant à la lumière, longuement, hésitant sans fin... et de ce geste surgit, autour de lui se construit, se dresse avec une prodigieuse violence un corps maladif, hypocritement courbé, revêtu d'une livrée de laquais... une créature répugnante de la couleur des moisissures... de son cerveau de rongeur, de son esprit ratiocineur coule et s'infiltre partout un jet âcre, nauséabond... son nom répand la puanteur...

Ce que la main choisissant avec de lentes

précautions les piécettes a fait apparaître devant nos yeux est sans aucun doute possible un pingre. De la pire espèce. Sordide. Sans cœur. Profiteur. Il est ainsi. Contre cela il n'y a pas de recours.

Elle lève vers eux son visage où ruissellent des larmes... Mais il est aussi mon amour. Il est l'amour de ma vie... Alors comment... — La pauvre enfant a raison. Comment peut-elle concilier... Dans une pareille situation, il ne peut y avoir qu'une seule ressource : se crever les yeux. Oh, pourquoi aller jusqu'à d'aussi cruelles extrémités ? Dans de très nombreux cas des œillères solidement fixées et constamment portées suffisent. Elles permettent d'un pied ferme de côtoyer, de traverser avec bonheur... Oui, des vies entières... J'entends bien. Mais il fallait s'y prendre avant, il fallait dès le premier instant... maintenant il est trop tard. Une fois qu'elle a pu voir... Cela surgit à tout moment, quand elle s'y attend le moins... Surgit ? Mais voyons, elle en a une telle peur qu'elle le cherche, comme on cherche à quatre pattes sous son lit le malfaiteur, n'est-ce pas vrai, mon petit ?

Elle penche la tête sur sa poitrine que soulèvent des soupirs... Il faut faire quelque chose, on ne peut pas la laisser ainsi... Ces perpétuels allers et retours, revirements, indécisions et tergiversations, cette agitation sans fin finira par lui attirer des sanctions. On est obligé de prendre des mesures contre ceux qui troublent l'ordre... Vous

savez, ma pauvre enfant, qu'on finit par interner dans des asiles d'aliénés ceux qui comme vous... Ici chacun choisit : prend ou laisse. Aime ou n'aime pas. Elle lève la tête, elle murmure : Eh bien, je laisse. Il n'est plus mon bien-aimé. Ce pingre est pour moi un étranger...

Elle est touchante... elle voudrait tant... elle est prête à tout pour se sentir bien d'aplomb comme nous sur la terre ferme. Mais elle n'y parviendra pas. Ça va la reprendre. Tout va se remettre à bouger. Le pingre ne va pas tenir en place. Il va s'éloigner, remplacé par le Prince charmant. Et puis revenir, et puis repartir. Elle a mis le doigt dans un engrenage, le pied sur des sables mouvants, elle est prise dans un affreux dilemme... Y a-t-il ici quelqu'un qui pourrait lui fournir un moyen?... Moi. Je crois que j'en connais un. Il s'appelle « Prendre le taureau par les cornes » ou « Regarder les choses en face », si vous préférez. C'est un pingre. Elle gémit... — Oh, juste encore un instant... attendez... — Non, mon enfant, il faut rassembler vos forces. Allons, courage. C'est un pingre. Appuyez. Plus fort. Ça fait mal, très mal, mais il le faut. Imprimez. Burinez. Qu'il n'y ait pas le moindre vacillement dans ses lignes. Surtout plus de griffes, de traces furtives. Qu'il saute aux yeux. Qu'il se pose là. Tel qu'il est. Bien d'aplomb. Solide. Inattaquable.

Rien ne peut l'empêcher de laisser sa main rester suspendue aussi longtemps qu'il lui

convient au-dessus de la menue monnaie étalée sur sa paume. Aucun regard posé sur cette paume ne peut le forcer à la refermer avant le temps venu, puis à l'entrouvrir pour déverser d'un seul coup toute la poignée... aucune faiblesse, honte, lâcheté, aucune bonté ni générosité. Il est mesquin. Égoïste. Regardant. Pour lui un sou est un sou. Quand il serait riche comme Crésus, il ne pourrait jamais en jeter un seul par les fenêtres. Il est ainsi fait, que voulez-vous... Comment vous sentez-vous, ma chère enfant ?

Un sourire s'ébauche sur le visage mouillé de larmes... Ça fait du bien ? On n'a plus le tournis... le mal de mer... Plus de nausée ? Vous sentez comme le sol sous vos pieds se recouvre de ciment... — Oui, c'est vrai. Mais mon amour... — Mais justement, autour de ce qui est net et ferme, les sentiments par contagion deviennent eux aussi... — Ce ne sera pas l'hostilité ? — Ça pourrait l'être : une bonne hostilité solide, elle aussi apaisante... Mais dans votre cas, rassurez-vous, toutes les parcelles de votre amour autour de ce bloc dur vont s'agglutiner, se solidifier, former un amour compact et lisse, « le vrai amour »... vous savez comment il est, rien ne peut le percer, le rayer... Quand bien même votre bien-aimé... — Oui, quand bien même ?... Je l'aimerai toujours ? Tel qu'il est ? — C'est ça. Tel qu'il est. Mais il faut qu'il le soit. On a vu des assassins féroces, de vrais monstres... vrais, notez-le, c'est

important... eh bien de se dresser là tels qu'ils étaient, ça aidait énormément à en faire des idoles parfaites, les objets tout désignés d'un culte.

Tous tels qu'ils sont. Tels que Dieu les a faits. Que voulez-vous, il est ce qu'il est, vous ne le changerez pas. Je le connais. Si vous le connaissiez comme moi. Si vous saviez comment il est. Comment est-il ? Racontez-le-moi. Oh toi je te connais. Il me connaît. Je me connais. Connais-toi toi-même. Je sais comment je suis. Moi, voyez-vous, je suis ainsi fait. Fait. Ainsi. Faites-en le tour. Regardez bien, me voilà tel que je suis : oui, prévoyant. Je tiens ça de ma mère. Elle était ainsi. Avare, si vous préférez. Égoïste. Rancunier. Modeste. Franc. Amoral. Vous ne me croirez pas, mais je le suis.

Des petits bonshommes hauts comme trois pommes se connaissent déjà. On les voit, hochant la tête comme leurs animaux en peluche, le regard triste et résigné, répéter : Je suis paresseux. Je suis coléreux. Je suis timide. Je suis un grand timide, on peut même les entendre dire ça.

— Et vous ? Vous ne vous connaissez pas ? — Si, bien sûr... — Vous dites ça d'un air... Oh, vous savez, lui, c'est un compliqué. — Non, pourquoi compliqué ? Pas plus que vous en tout cas. — Oh que si, vous êtes là à toujours chercher la petite bête... — La petite ? Non, pas si petite que ça... C'est plutôt la grosse bête...

« Je suis une bête »... « Je me connais : je suis bête »... Avez-vous jamais entendu quelqu'un dire ça ? — Mais bien sûr, voyons... On l'entend à chaque instant : « Dieu que je suis bête. » « Je suis vraiment une bonne bête de me laisser faire comme ça. » — Non, je vous en prie, ne trichez pas, vous savez bien pourquoi on le dit... Je vous le demande sérieusement, c'est très important : quelqu'un a-t-il jamais pu penser de lui-même qu'il était bête ? — Oh, carrément un imbécile... ça, tout de même pas... — Ah, tout de même pas ?... ça tout de même pas... pas ça... pas un imbécile, ça on ne le peut pas... mais alors... oh, alors... — Mais qu'est-ce qu'il y a ? Regardez comme il tremble... Quoi « alors » ? Calmez-vous. Il nous arrive à tous à chaque instant de penser : un tel est plus intelligent que moi. C'est déjà reconnaître... Non ? Pas à vous ? Ça ne vous arrive pas ? — Non, ça ne m'arrive pas, ça ne peut arriver à personne. Pas pour de bon. Un tel a plus de dons, ça oui. Un tel a du génie. Un tel a des lumières sur ceci ou cela que moi je n'ai pas, je

n'ai pas sa culture, je ne possède pas sa science... Mais qu'il soit plus intelligent que moi... non, impossible. — Il est étonnant. Alors, dites-moi : vous vous croyez vraiment aussi intelligent que, disons... Descartes ? Vous voyez, il le croit. Qui ne dit mot consent. Incroyable mais vrai : il le pense vraiment. Ça commence à devenir drôle... Mais dites-nous donc pourquoi... Qu'est-ce qui vous fait penser ?... Qu'avez-vous donc fait pour pouvoir vous permettre ?... — Rien. Je n'ai rien fait. — Vous voyez de quel air, sans la moindre gêne, la moindre honte, on dirait qu'il en est fier : Je n'ai rien fait... Il nous défie... Un sage qui se tient la tête haute sous les moqueries de la populace ignare... Un martyr de la foi... Moi je ne me moque pas... Je ne trouve pas ça drôle du tout. De quoi s'occupe-t-on ? A quoi perd-on son temps ? Vous voyez bien que c'est un pauvre mégalomane... Vous avez raison. C'est un mégalomane qui se croit aussi intelligent que Descartes... Qu'est-ce qu'il chuchote ?... « Pas plus », il dit : « pas plus »... Pas plus intelligent ? Il ne se croit pas plus intelligent... C'est déjà ça, c'est rassurant... Pas plus ? Vraiment ? Alors peut-être moins ? Non, pas moins ?... on n'est pas à ce point modeste... Alors « aussi », comme tout à l'heure ? Non ? Pas aussi ? Ça c'est nouveau. Pas aussi ? Alors quoi ? Que crie-t-il, je ne saisis pas... il a l'air si excité... Il crie : pas plus, pas moins, pas aussi... Aucun de ces mots ne me convient...

Impossible de les appliquer à moi, ils n'adhèrent pas... « Plus » ne tient pas, « Aussi » non plus... Ça c'est vrai, il a raison... « Moins » non plus ?... — Non, rien... Rien ne peut se fixer sur rien... Je ne suis rien... un vide... un trou d'air... Infini. Sans confins... Et tous autour... comme moi...

— Qu'est-ce que c'est maintenant ? Ce n'est plus lui. Vous entendez cette voix stridente de possédée ? « Il a raison, c'est vrai, moi aussi, rien ne peut coller à moi, dès que ça me touche ça se défait »... D'autres entrent en transes, c'est contagieux... Regardez-les, ils courent de tous côtés, virevoltent... ces rires d'hystériques, de fous... Coucou... attrapez-moi... essayez donc, vous n'y arriverez pas... Je suis un vide, un trou d'air... l'infini... Et moi... Et moi aussi...

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est que cette agitation, ces clameurs ? — Ah enfin, voici les défenseurs de l'ordre. C'est celui-ci, vous le voyez ? c'est l'auteur de ce scandale... Il a prétendu... on le croyait fou... Il a entraîné avec lui... il y en a toujours partout, des excités, des faibles d'esprit... — Allons, allons... voix ferme, ton calme des gardiens de la loi... Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ? C'est vous qui avez fait ce baratin à ces braves gens ? — Oui, il a voulu leur faire croire .. — Quoi donc ? — Qu'il

était au-dessus des lois. Au-delà de tout jugement. Une sorte de Dieu. Il est l'infini. L'égal des plus grands... Non, même pas leur égal, il se sentirait diminué d'être l'égal de qui que ce soit. Il n'est rien. C'est-à-dire, n'est-ce pas ? qu'il est tout. Tout avec un grand T, et que nous tous, que chacun de nous... comme lui... alors voyez l'effet sur certains... il ne leur en faut pas davantage... pensez donc, quelle aubaine, ils ne se tiennent plus, il n'y a plus moyen de les tenir...

Oui, c'est un bon, c'est un doux, bienveillant visage... les yeux sont ces petites fenêtres derrière lesquelles des espaces sans bornes... à travers lesquelles une âme infinie répand sa lumière... une chaude lumière qui fait se tendre vers elle, monter, sortir de mes lèvres que je ne vois pas, que je ne sens pas remuer, portés par ma voix que je n'entends pas, des mots que produit en moi... mais pourquoi en moi ? Il n'y a pas de moi... c'était dans l'air, c'est venu de partout, ça s'est rassemblé et s'est enfoncé là comme ailleurs, peu importe... ça a germé, ça croît, émet des pousses, des rejets, cherche à s'étendre... la terre entière en sera couverte...

On dirait que le doux visage se durcit, les yeux deviennent opaques — un guichet qui d'un coup sec se ferme : « Ah, vous trouvez ? »

Il y a un moment de silence, et puis les mots à coups précipités se mettent à frapper : — Pour-

quoi trouvez ? Pourquoi vous ? Pourquoi dites-vous ça ? quand il suffit de regarder, ça crève les yeux... C'est à ne pas croire... comment, pendant si longtemps, a-t-on pu ignorer ?... quand ça s'impose... c'est une évidence... c'est d'une justesse parfaite... d'une telle vérité... c'est la vérité même.

Sous l'effet du vacarme que font ces mots énormes, derrière la paroi quelque chose bouge... elle s'entrouvre et laisse passer un regard mécontent, apeuré... — A quoi bon insister ? Il n'y a rien à faire, je ne vous suis pas, je m'en garde bien, je vois où vous cherchez à m'entraîner : c'est un domaine fermé, réservé aux seuls gens compétents, aux spécialistes. Je n'en suis pas un. Ni vous non plus.

— Attendez, ne vous dérobez pas, vous vous trompez, ce n'est pas un domaine réservé, une zone interdite, c'est au contraire ouvert à tout le monde, à vous comme à moi, à n'importe qui, il suffit de montrer un peu de bonne volonté... même pas... il suffit de ne pas se fermer, de regarder, tout devient clair... Je ne veux pas croire que vous...

Les yeux s'ouvrent davantage comme pour laisser entrer ce qui maintenant devant eux se présente : un drôle de bonhomme. Ce qui s'appelle un fort tempérament. Intelligent. Estimé dans sa propre branche. Se croyant tout permis,

osant fourrer son nez... Les paupières se resserrent, la tête d'un air de blâme se balance — Vous savez ce que vous faites là?... Est-ce possible? Vous ne vous en rendez pas compte?... Écoutez-moi... la tête se rapproche, se penche... J'ai pour vous beaucoup d'estime, de sympathie... C'est un conseil d'ami : laissez tomber. — Laisser tomber? — Oui. Ne le répétez jamais à personne, ce que vous m'avez dit là. Moi, je vous le promets, je n'en soufflerai pas mot, je m'efforcerai de l'oublier... — Je vous remercie. Vous êtes trop bon... Mais je ne vous suis pas... — Non, vraiment, vous ne me suivez pas? Vous ne voyez pas où ça nous mène? Faut-il vous le dire? Ça nous conduirait... si on vous écoutait... on serait amené... les yeux se lèvent, les lèvres remuent, on dirait qu'elles murmurent très bas une prière pour demander l'indulgence, le pardon... et puis difficilement les mots sortent... Ça nous ferait attenter... Mais pourquoi m'obliger?... Vous le savez... A quoi bon nier? Qui pourrait vous croire? Faites un retour sur vous-même. Fouillez en vous, cherchez... Quand ça poussait en vous... Ne faites pas cette grimace... Oui, en vous. Reconnaissez-le : c'est en vous qu'elle a germé, cette belle idée. Pas en moi. Vous étiez le terrain propice. C'était vous le lieu privilégié. Elle se fortifiait en vous, s'étendait, allait gagner de nouveaux terrains... Vous vouliez, vous l'avez dit vous-même, que la terre entière en soit couverte. Mais voilà que sur son

chemin s'est dressé... ne niez pas... vous ne pouviez pas ne pas le voir... Allons, ça vient, ça monte en vous, n'essayez pas de le refouler... Vous avez trouvé devant vous... Non? pas trouvé? Pourquoi trouvé? Vous l'aviez prévu, vous saviez d'avance ce que vous alliez rencontrer... Ah non? ce n'est pas ça? Vous l'avez cherché... c'est encore mieux, c'est vraiment parfait... dès le départ... quel stimulant, comme ça a dû décupler vos forces... vous avez voulu attenter... vous attaquer à lui... Lui... Vous avez osé... Vous... Mais vous savez, je vais vous le dire : C'est vous que ça juge...

Escaliers qui s'étirent, ondulent, descendent, remontent, redescendent et enfin se dressent abrupts jusqu'au ciel... jusque-là où il se tient, protégé par ses dignitaires, par ses gardes... d'où ils observent celui qui maitenant vers lui rampe, grimpe, et parvenu au pied de son trône, là où sans jamais lever les yeux sur lui on se prosterne, a l'audace inouïe de continuer à s'approcher... il s'apprête à escalader, le voilà qui lève la tête et regarde d'égal à égal... il a l'air de défier... aussitôt une seule pichenette bien assenée, « C'est vous que ça juge », le fait basculer, dévaler, rouler, rebondir de degré en degré, une petite boule qui tombe en bas s'immobilise...

Enfilades de galeries, de hautes salles d'apparat, qu'il faut franchir pour parvenir jusqu'à celui-ci où, tout au fond, à demi dissimulé par sa longue table de travail couverte de papiers et de livres, donne audience celui dont le nom n'est prononcé que d'une voix abaissée par la vénération, qu'assorti de termes attestant qu'on lui rend un hommage sans réserve.

S'il se produit parfois chez certains comme une hésitation, comme un léger recul qui pourrait laisser croire... qui risquerait d'éveiller des soupçons... aussitôt, comme on touche du bois, comme on se signe, ils s'empressent de prononcer les formules qui vont détourner d'eux, conjurer... « Mais bien sûr, pas un instant — est-il nécessaire d'insister ? — je ne songe à le mettre en cause. Son génie est évidemment hors de question. Non, ce qui juste sur ce point me gêne un peu, me trouble ne peut provenir que de ses serviteurs maladroits, de ses disciples indignes. C'est à eux que j'en veux. Ils trahissent, ils déforment, ils dévient, obscurcissent. Je sais, vous avez raison, il faut toujours revenir aux textes, il faut savoir interpréter. »

Mais celui-ci, sans avoir donné aucun gage d'obédience, sans avoir d'abord fait ses dévotions, avec une inconscience stupéfiante, d'un air illuminé guidé par des voix sur les immenses étendues de parquets miroitants glisse, s'avance...

Laissons-le venir. Nous n'avons rien à craindre. D'un seul bond rapprochés, soudés les uns aux autres, nos têtes casquées, nos poitrines protégées par des boucliers, nous dressons devant lui un rempart infranchissable... Le voici tout près... à portée de la main, de la voix... Ce qu'il lance dans notre direction tambourine contre nous avec un bruit de grêlons, rebondit, ricoche sur lui, le frappe durement : « C'est vous que ça juge. »

« C'est vous que ça juge. »

D'un seul coup, en un tour de main, en un tour de mots, comme ils savent le faire... Non, pas en un tour. Chaque mot est un tour de plus dans la serrure de la geôle où ils m'ont jeté.

« C'est vous. » Vous. Vous. Vous. Plus d'infinis, d'espaces sans bornes. Plus moyen de vous échapper. Vous : ce que vous désignez déjà, et que vous serez forcé de désigner chaque fois qu'on fera l'appel, par le mot : Moi. Vous. Et vous vous dresserez, les mains au corps : Oui, moi.

« Ça » que vous aviez affublé du nom pompeux de « pensée », du nom prestigieux de « vérité », « ça » que vous aviez dissimulé sous de jolies images poétiques... la petite graine qu'un souffle a déposée sur un point, une infime partie des espaces infinis et qui là a germé, poussé, qui à partir de là irrésistiblement s'est déployée répandant sur la terre les parfums exaltants du prin-

temps, les ombrages apaisants de l'été... « Ça » est votre produit. « Ça » est votre sécrétion. « Ça » est votre signe distinctif, accolé à votre photo d'identité, à votre empreinte digitale. « Ça » qui a permis de vous reconnaître et de vous arrêter au moment où vous alliez porter atteinte... « Ça » qui figure désormais à votre dossier et qui permet de vous condamner : « C'est vous que ça juge. »

« C'est vous que ça juge »... il faut chercher... tout n'est peut-être pas perdu, peut-être y a-t-il quelque part une issue... « C'est vous que ça juge »...

Là... est-ce possible? Comment croire qu'ils aient pu, malgré leur prodigieuse habileté, leur expérience, commettre une pareille bévue?... Mais attention, surtout ne pas se laisser griser, ne pas s'emballer... doucement... oui, c'est évident, ils ont commis une erreur... ils auraient dû se contenter tout simplement de « Ça vous juge ».

« Ça vous juge » était parfait. On aurait eu beau l'examiner, impossible d'y découvrir la moindre fissure... Mais dans « C'est vous que ça juge », dans « C'est vous »... là se trouve ce qu'on appelle un vice de forme... Là est la chance, l'espoir du salut... « C'est vous » révèle, montre clairement que le « vous » n'est pas seul, le

« vous » a un envers, un complément... une autre face... Sous le « C'est vous » il y a... ça saute aux yeux... il y a « Ce n'est pas lui »... Vous. Pas lui.

Lui et moi. Impossible de nous séparer. Nous sommes les deux points d'une comparaison. Nous sommes les deux termes d'une équation. Nous sommes les deux pôles d'une opposition. Lui que rien ne permet de juger, moi qu'un rien juge. Nous avons été mis en balance. Placés à chaque bout de la bascule. Nous nous faisons face, lui et moi.

Moi, bien sûr, je ne vois pas ce qui se trouve ici, à ma place. Ce que par contre je vois, là, devant moi, c'est un homme fait comme je sais que je le suis, comme nous le sommes tous, d'un torse, de deux jambes, de deux bras, d'une tête...

Cette tête, qui ne la connaît ? Qui ne l'a regardée telle que l'objectif l'a enregistrée, telle que la pellicule l'a une fois pour toutes fixée... telle qu'elle s'imprime maintenant, je n'y peux rien, sur ma rétine... Telle qu'il a voulu qu'elle s'imprime...

Ah, « voulu » vous fait sursauter... « Voulu » ne peut pas lui aller... « Voulu » ne lui sied pas... Pas à lui... Mais qu'y faire ? C'est là. « Voulu » est là, à quoi bon protester ? Il a voulu ce « pli amer » de la lèvre, ce regard « profond », « perçant », plongeant héroïquement, s'enfonçant tra-

giquement là où jamais avant lui... Voyez comme il le charge, l'allume, le pousse, le dirige... et comme ce regard aboutit... non, hélas, pas au fond des abîmes... mais prudemment, mais piteusement tout près, tout à côté, juste chez nous, là où en chacun de nous se trouve déposé l'étalon, le modèle d'un visage portant la marque, les signes du génie... c'est sur ce visage-là que son regard est venu se fixer, c'est à lui qu'il a voulu que son propre visage adhère, c'est avec lui qu'il a voulu qu'il se confonde...

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que vous osez insinuer ? Mais dites-le donc carrément, il y a pour le dire des mots tout simples... « Il pose » ? C'est ça, n'est-ce pas ? C'est « un poseur » ? — Si vous voulez... Ces mots ne me font pas peur... Ils échangent des regards... — Pas peur ? Vous l'entendez ? des mots comme « poseur » ne lui font pas peur... mais quel changement, mais quel progrès... de là, bientôt, à accepter... — Oui, « poseur » me conviendrait. Mais je préfère encore « imbu de lui-même », une excellente expression qui me permettrait de mieux approcher... Oui. Imbu. Empli jusqu'aux bords de lui-même. Ne pouvant se quitter. Fasciné par l'image de lui-même qu'il projette. Occupé par elle avant tout. Apportant à elle d'abord ses soins. Tout est là. Là est la source. Une source polluée. Tout ce qui vient d'elle est contaminé... toutes ses « découvertes », ses idées... Attendez, ne bougez

pas, juste encore un instant... En voici d'autres preuves... Voici des documents, des confidences, des lettres, des journaux intimes dans lesquels il a commis l'imprudence de révéler... Ne vous détournez pas, surmontez en vous-mêmes... je sais, je l'éprouve aussi, quand je farfouille, quand je fouine ainsi, cette répulsion... mais il le faut... veuillez regarder... voici ce qu'il a écrit de sa main, noir sur blanc, à sa mère, à sa fiancée : « Je dois à tout prix trouver quelque chose qui m'apporte la renommée »... Voici ce qu'il a griffonné sur son carnet : « Je veux être riche. Puissant. Je veux construire un monde d'où personne ne pourra s'évader... où je vais les enfermer »... Et alors il s'est mis à chercher...

Des chuchotements, des rires fins glissent... — Cherché ? Mais comme c'est bien... Cherché... mais Dieu soit loué... heureusement pour nous... Des têtes souriantes opinent... Oui, Dieu merci... Il n'y a que ceux qui cherchent... Il n'y a rien de tel pour trouver...

— Mais il n'a rien « trouvé »... Rien n'était là... Rien nulle part ne s'est dégagé, rien ne s'est rassemblé, condensé... rien vers quoi il se soit tendu, à quoi il se soit offert... pas même offert... cela aurait dû sans qu'il s'en rende compte, malgré lui le tirer, l'absorber tout entier, le drainer jusqu'à la dernière goutte... Mais lui froidement, de toutes pièces, tout était bon, n'importe quel faux-semblant, quelle fausse

vérité, pourvu qu'elle lui permette de fabriquer ce produit clinquant, tranchant, pesant, qui appliqué sur tout ce qui vit... Et souvenez-vous des anathèmes que ce « chercheur » jetait sur ceux qui s'efforçaient de servir ses « découvertes », qui amenaient de l'eau à son moulin... mais ils en amenaient trop, ils le faisaient trop bien... et s'ils allaient détourner sur eux, lui retirer à lui... lui, lui, lui...

Mais vous le savez, vous le voyez aussi, n'est-ce pas ? Ça saute aux yeux... Non ? Ça ne saute pas ? Et ça non plus ? Et ça ?

Je tourne autour de lui, je bondis, je mords, j'arrache les lambeaux, une odeur écœurante s'en dégage, un liquide poisseux dégouline sur moi...

Je ne peux plus m'en détacher, je me colle à lui, je pèse sur lui, je l'étreins, je reçois sur moi son souffle, sa sueur, son sang, nous sommes enlacés, mêlés dans un corps à corps répugnant... Que s'est-il donc passé ?... Comment en est-on venu là ? Je ne me rappelle plus pour quelle cause je me bats... pour quelle idée ? Y en avait-il une ? je ne sais plus, tout ce que je sais, c'est qu'au point où j'en suis, il faut que lui ou moi l'emporte, je le serre de toutes mes forces, je m'enfonce de plus en plus dans quelque chose de mou qui cède un instant et puis se reforme, m'englue...

Qu'ils viennent à mon secours, eux seuls peuvent me délivrer, ils le savent bien... un signe venu d'eux, un seul petit signe de soutien, d'acquiescement suffirait pour faire pencher en ma faveur... Je tourne vers eux des regards implorants.

Dans leurs yeux attentifs, dans leur silence des images, des mots défilent... roquet aboyant aux chausses, les chiens aboient la caravane passe, le pou dans la crinière du lion, la grenouille et le bœuf... et je saute et je jappe et je pique et je me gonfle...

Mais c'est un leurre, une illusion. Rien venant de lui ne se reflète en eux, lui ne projette en eux aucune image, ils ne le regardent pas, ils seraient éblouis, aveuglés... ce qu'ils voient, c'est un roquet qui ne reconnaît pas dans le miroir son propre reflet, et aboie et bondit et se cogne, de plus en plus furieux, et essaie comiquement de mordre... C'est un débile invectivant et menaçant... pas Dieu, bien sûr, comme il le croit... Ah c'est bien de lui vraiment qu'on peut dire : il a fait Dieu à son image... c'est sur cette image, celle de lui-même, qu'il s'acharne... regardez, observez-le, s'attaquant haineusement à ce qu'il est, à ses propres ruses mesquines, ses calculs sordides, ses rancœurs, son désir d'arriver, sa prétention, sa pose... Un joli autoportrait...

Que voulez-vous, le pauvre ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

En pareille circonstance, quand on est arrivé à une telle extrémité, quand on s'est mis dans un si mauvais cas, quand on a fait un si dangereux faux pas, quand on a été, ainsi, fait comme un rat, on ne sait plus à quel saint se vouer.

Mais voici que tout à coup, avant même d'être invoqué, le saint se présente... Une céleste apparition... Son corps émacié flotte dans des vêtements trop larges, ses pieds sont chaussés d'espadrilles comme il en porte par tous les temps, ses bouclettes blanches désordonnées flottent en auréole au-dessus de son visage noblement buriné, l'innocence irradie de ses yeux d'enfant... dans son regard perdu au loin on ne pourrait jamais déceler le plus infime mouvement vers ceux qui l'observent... il ne les voit pas, tout simplement, comme il ne se voit pas, absent qu'il est de lui-même, oui, constamment distrait, vous vous rappelez comme il fixait des yeux l'œuf qu'il tenait à la main tandis que sa montre cuisait dans l'eau bouillante... C'est mon sauveur, mon intercesseur... il a suffi qu'il apparaisse et me voici d'un coup délivré... C'est lui que je vois au bout de mon nez... Non, qu'ai-je dit? pas au bout, bien sûr... loin du bout et très haut... je connais les

distances... Je sais mesurer la grandeur, la supériorité... Je sais admirer, je peux adorer... Vous voyez comme s'étire sur mon visage un sourire béat... l'attendrissement amollit ma voix quand je vous le montre... — Ah celui-là, c'est vraiment autre chose... on peut dire que son idée le possède... Il lui appartient tout entier... Lui c'est un pur. Lui c'est un vrai.

Une main gentiment me tapote l'épaule... — Mais comme c'est bien, mais comme c'est sain. Avouons que nous avons été un peu méchants, nous vous avons remis à votre place un peu durement, c'était très agaçant, ces attaques, cette impertinence, mais il faut tout de même reconnaître que vous avez fait là un grand progrès, un grand pas en avant sur le chemin de la raison, de la soumission à l'évidence.

Vous avez fini par vous rendre compte comme tout le monde qu'il n'existe pas d'idée sans maître. Il est rare qu'une idée égarée soit déposée aux objets trouvés et plus rare encore qu'elle y reste. Rare aussi que celui qui s'aperçoit qu'on lui a volé une idée ne la revendique pas à cor et à cri. Il arrive même aux idées haut cotées que des nations se les disputent, chacune affirmant que c'est un de ses ressortissants qui en détient légitimement le titre de propriété.

Oui, vous avez compris que pour attaquer une

idée, il est bon de remonter jusqu'à celui à qui elle appartient, qui tient d'elle et de qui elle tient, de la traquer jusque-là, jusque dans les photographies, portraits, journaux intimes, carnets et lettres. Et par contre qu'une idée qui possède de la force... une force, soit dit en passant, en laquelle vous devez souvent, comme nous autres, pauvres ignorants, vous contenter de croire en vous fiant à ce qu'en disent les connaisseurs, les spécialistes... Oui, vous savez que l'idée communique son éclat aux cheveux follets, aux espadrilles, aux œufs, aux montres, et qu'à son tour elle en reçoit...

Êtes-vous sûr que le grand homme que vous vénérez tant, comme chacun de nous d'ailleurs, en était à ce point inconscient ? Croyez-vous qu'il pouvait tout à fait ignorer quel charme ces attributs, comme vous l'avez montré, répandaient sur son idée ?

Quant à notre grand homme à nous, s'il était vrai qu'il y avait chez lui quelque chose de « voulu », de la « pose », c'est qu'il a probablement eu la malchance d'avoir été pris au dépourvu... Il a été surpris à un de ces moments — il faut bien qu'il y en ait, même chez ceux comme lui — où l'idée brusquement les déserte... alors pour la servir comme il le devait, pour compenser son absence il lui a fallu payer davantage de sa personne... il a dû, vidé comme il l'était, en toute hâte fabriquer, en se conformant

au modèle courant, un masque génial, creuser un pli amer, porter aussi loin qu'il le pouvait... pas bien loin, évidemment, en pareille circonstance... un regard « profond »... Nos deux grands hommes ne sont peut-être pas aussi différents qu'il vous semble. Ils sont tout de même plus compliqués que vous ne pensez. N'est-ce pas drôle? C'est nous à présent qui devons vous l'apprendre...

Ah ces fortes têtes, ces récalcitrants, ces insoumis, quand ils rentrent dans le rang, ils se montrent souvent plus soumis et zélés que les autres... Celui-ci d'ailleurs, je l'ai pensé, promettait de faire un excellent sujet. Croirez-vous qu'il m'est arrivé de le surprendre devant un kiosque à journaux, en train de contempler en catimini l'image — celle du bonheur — d'un couple princier... ou était-ce une reine délaissée?... Allons allons, ne rougissez pas, qui de nous ici peut se vanter en toute sincérité de n'avoir jamais succombé à des tentations de cette force? Bon, c'est bien, n'insistons pas, ne chipotons pas trop, ne lui reprochons pas sa tendance à trop simplifier, sa naïveté... Mieux vaut encore un excès de simplicité, de candeur que cet esprit destructeur, ce cynisme.

Oublions donc tout cela. D'ailleurs il reconnaît, n'est-il pas vrai, qu'il a été entraîné, il ne savait plus ce qu'il faisait quand il s'est attaqué si sottement... il vaut mieux n'y plus penser... il

avait eu si peur, « C'est vous que ça juge » assené brusquement lui a obscurci la vue, fait perdre la tête... Oui, sa tête, il ne l'avait plus. Mais il l'a retrouvée maintenant, hein ? Et il a tout lieu d'en être content, car il faut bien dire que c'est tout de même une très bonne tête... Bon bon, ne nous attendrissons pas, tout est bien qui finit bien. Je vais même vous faire une belle surprise... Vous savez ce qu'on m'a dit de vous ? Non ? Vous ne le savez pas ? Eh bien, grand fou, on m'a dit de vous que vous êtes quelqu'un. — Quelqu'un ? Moi ? — Ah, n'est-ce pas, de pouvoir dire « moi », d'être vous-même, c'est déjà bien. Mais c'est mieux encore, c'est une grande chance de pouvoir se dire qu'on est quelqu'un. Ah vous voulez savoir qui... vous avez bien raison, si un imbécile me l'avait dit... mais je ne vous l'aurais pas répété... Non, celui qui l'a dit... vous conviendrez que lui... — Oui, je reconnais... — Vous reconnaissez que c'est quelqu'un...

— Bien sûr... Puisque vous m'en parlez, je vous dirai qu'il m'a même un jour écrit... une très belle lettre, je l'ai gardée... il avait été un de ceux qui avaient trouvé qu'une de mes idées... ils étaient d'ailleurs quelques-uns... il entend comme un à peine perceptible murmure, comme un très faible écho... quelques-uns... des quelqu'un... Ils opinent de la tête... — Vous voyez... Comme c'est bien... — Oui, quelques-uns... Vous connaissez leur place, leurs titres... Puisque ça vous intéresse

ils m'ont donné des preuves... même trop louangeuses parfois... — Mais non, mais pourquoi trop ? Ne soyez donc pas si modeste... Tiens, celui-là vous a écrit ?... Il a écrit aussi à un jeune ami à moi. Il écrit beaucoup. Si jamais un jour on publie ses lettres... bien qu'à vrai dire je ne le croie pas... Et celui-ci aussi vous a écrit ? Non ? vous a dit... Mais c'est très bien... Il y a en eux comme un mouvement, on dirait qu'ils retiennent leur pied qui malgré eux s'étend pour lui donner, tendu vers eux, prosterné comme il l'est devant eux, un tout petit coup... une ébauche de mouvement qui fait courir en lui une très légère vaguelette... une crainte légère le parcourt... si tout à l'heure, lorsqu'il sera seul, la nuit, étendu dans son lit, il perdait de nouveau ses contours, se mettait à s'étendre, à s'épandre, redevenait immense, un océan... et si alors la vaguelette comme lui démesurément s'enflant déferlait en lui en vagues énormes, si se levaient en lui des cyclones, soufflaient des typhons... Mais tout est calme. Leur pied paisiblement se balance. Ils le regardent qui se tient devant eux, très digne. Connaissant sa valeur. Apprécié de quelques-uns des meilleurs. Méritant d'être l'un de ceux à qui on applique ces mots qui les lestent, qui les font se dresser et tenir d'aplomb : « C'est quelqu'un. »

Un peu de sagesse, un peu d'ordre enfin dans cette bonne grosse tête... et le voici devenu ce que j'ai toujours pensé qu'il serait... Je l'ai toujours pressenti, mon petit doigt me l'avait dit, ce sont des choses dans lesquelles il est rare que je me trompe... je savais qu'un jour viendrait... oui, tu verras, tu seras quelqu'un un jour, mon petit fou, mon grand bêta... Je remue de côté et d'autre ma tête posée sur ses genoux pour faire glisser sur mon oreille, sur ma joue le coussinet moelleux, soyeux de sa paume... je lève la tête pour contempler son châle blanc mousseux, ses fins cheveux d'argent et d'or, son visage rosé, sillonné de ridules, le miroitement de ses yeux d'émail déteint... Un réceptacle parfait, un flacon de cristal tout empli d'ingrédients aux parfums délicieux qui se nomment : Tendresse. Pur amour. Détachement. Sérénité. Courage. Fierté. Sagesse infuse... — Intelligence ? — Oh non, pas ça... surtout pas... — Comment ? Ne me dites pas que

votre grand-mère était... — Oh non, ce n'était pas une imbécile, croyez-moi, elle en était très loin. Elle était loin de tout cela, de la bêtise, de l'intelligence... elle était ailleurs, en deçà, au-delà... je ne pourrais pas imaginer... je n'y avais jamais pensé, cela paraissait aller de soi... mais puisque vous m'en parlez, oui, c'est vrai, je n'imagine pas qu'en elle des idées pourraient venir troubler, salir... agiter de leurs contorsions, convulsions, reptations, sursauts, bonds... se pousser au-dehors, impatientes, avides, batailleuses comme elles sont... qu'elles pourraient affleurer dans ses yeux, faire glisser en eux leurs lueurs fiévreuses... traverser la rassurante opacité de l'émail déteint, ses doux miroitements, à la pointe d'un regard fouilleur, fouineur, perçant... Et d'ailleurs, si jamais par malheur, par le plus improbable, incroyable des hasards venait à naître chez elle une idée, on serait pris de pitié en songeant à son sort, aux obstacles que la pauvrette ne manquerait pas de rencontrer, handicapée par sa naissance comme elle le serait.

Non non, comment pouvez-vous admettre un seul instant, vous qui m'avez appris... mais vous avez sûrement voulu m'éprouver... Je sais que tout ici doit être à sa juste place, dans un réceptacle parfaitement approprié.

Elle en est un des plus parfaits, elle en qui

partout, dans la ligne amollie de sa joue rosée, dans les reflets de ses yeux d'émail, dans les plis de sa jupe moelleuse, dans les veinules de ses mains potelées on voit poindre, étinceler l'amour, l'innocence, la bonté, la sérénité, la sagesse...

Quant à l'intelligence... il y a pour l'intelligence des réceptacles plus convenables, eux aussi parfaits. Celui-ci, par exemple... Mais pourquoi « par exemple »? comme s'il était un parmi d'autres... alors qu'il est unique en son genre. Comme elle un absolu. Un modèle. Son égal dans la perfection, la plénitude. Ils se font pendant.

Lui est tout entier si empli d'intelligence qu'on a fini par les confondre, l'intelligence et lui. Qui n'a pas entendu dire de lui qu'il *est* l'intelligence?

Moi, qui suis-je pour le juger? Bien que ma place ne soit pas, il s'en faut, tout au bas de l'échelle dont il occupe le sommet, puisque, comme vous-mêmes l'avez dit, je suis quelqu'un. Mais entre ceux qui sont quelqu'un et lui — quelle distance... Combien d'escaliers s'étirant, ondulant, descendant, remontant et enfin se dressant jusqu'au ciel... quelles étendues de parquets glissants jusque là où il se tient, lui, en qui dans une perpétuelle fermentation et émulsion les idées se produisent, se rassemblent, s'épanouissent... leur force, sa force gigantesque, les propulse... très loin, toujours plus loin... là où l'on n'aurait jamais

imaginé... — Jusque dans son domaine à elle ? — Non, tout de même pas. Pas jusque-là. Là, il s'arrête sur le seuil, se découvre. Souvenez-vous de ces images où on le voit venant lui rendre visite, comme le devoir, la tendresse, la piété l'incitent à le faire de temps en temps. N'a-t-il pas un air presque naïf, on dirait qu'il est redevenu un petit garçon. Avec quelle dévotion il l'écoute, avec quelle humilité il s'incline comme pour recevoir sa bénédiction... Qui de nous en les contemplant ne s'est senti ému jusqu'aux larmes ?

Non, mais parfois son intelligence dans sa puissante lancée va jusqu'à bousculer quelques bornes... Il s'introduit audacieusement là où jamais personne avant lui, jusque dans les lieux les plus préservés, les plus saints, là où chacun s'imaginait que charbonnier est maître chez lui...

Comment ai-je pu ? je ne comprends plus comment, oubliant qui je suis, j'ai, moi, osé m'avancer là où lui seul... oui, je vois très bien, je faisais penser, quand je poussais devant moi ma petite idée, à un insecte roulant devant lui sa boulette minuscule, peinant pour la hisser... me traînant, essayant de grimper le long de son orteil de géant, du pouce immense de son pied...

Un seul petit mouvement chez lui et j'étais renversé, je tombais sur le dos, tiré en arrière et plaqué au sol par la lourde carapace des imbéci-

les... un imbécile s'efforçant pitoyablement de se retourner, de se relever, et ne pouvant que gigoter, brasser l'air de ses pattes minuscules...

Maintenant sous l'effet des rayons qu'il émet, je vois comme autour de moi tout se dispose — chacun et chaque chose à sa juste place... tous les morceaux épars parmi lesquels là-bas les autres tâtonnent, trébuchent, ici s'assemblent, s'emboîtent avec une parfaite précision. Aucun désordre. Aucune fêlure.

Si jamais on voyait — mais qui possède une pareille vue ? — se produire comme une fissure, ceux qui ont mérité de veiller sur les réserves, sur les inépuisables ressources qu'il a pour nous accumulées, y trouveraient aussitôt, en extrairaient ce qui bien mélangé, broyé, tamisé, épuré leur permettrait de colmater, de lisser... on peut être certain qu'il ne faudrait pas longtemps avant que tout soit de nouveau parfaitement en ordre...

Partout... en moi aussi... Moi qui me tiens bien à ma place et n'ai aucune envie de bouger, moi ouvert pour qu'entre, pour que s'installe, pour qu'éclaire, pour que rassemble en moi et fasse s'emboîter, se souder... pour que moi aussi, net, tout lisse... rien ne pousse... non, rien... Mais si jamais quelque chose se mettait en moi, de nouveau... comment pourrais-je ? qui suis-je ? Pas qui suis-je tout court, non, ne craignez rien, vous

pensez bien que je sais qui je suis, je sais qui il est... Non, je voulais dire : qui suis-je pour pouvoir, moi, avec mes seuls moyens... Mais vous êtes tous là, près de moi... vous l'apercevrez aussitôt, ce qui malgré moi... et vous m'aiderez, vous l'examinerez, vous le réduirez, vous le nommerez comme ça mérite de l'être et vous le mettrez à sa place, vous me remettrez à ma place, vous remettrez tout en ordre, j'en suis sûr... mais à quoi est-ce que je pense ? Quel excès de scrupule, quel besoin excessif de sécurité.

Qu'y a-t-il ? On dirait... vous n'avez pas remarqué ?... Il me semble que j'ai perçu... Dans ce qu'il a dit ?... Non, c'est plutôt dans son silence... quand il nous écoutait j'ai senti, je n'aurais pas été surpris si de ses lèvres étaient sortis... — Oh non, qu'allez-vous imaginer ? Ce n'était rien... J'étais ailleurs... j'aurais pu tout au plus répéter sans penser à ce que je disais... d'autres l'ont dit d'abord, pas moi... d'autres qui ont prouvé qu'ils n'étaient pas... qui n'a de ces moments ? Lui-même peut-être... — Que dites-vous ? De qui parlez-vous ?... — Non, pas de lui, bien sûr... mais je voulais juste indiquer qu'aucun d'entre nous n'est à l'abri... Il faut nous pardonner. Un moment d'hébétude, de distraction, ce n'est pas assez pour que... — Oh que si. Il y a eu bien des cas où presque rien... pas de fumée sans feu... a suffi pour marquer à vie... — Oui, je sais, mais moi... — Quoi vous ? Personne, vous le savez, même parmi ceux qui sont quelqu'un, ne peut

jouir de l'immunité quand il s'agit... — Mais moi, ce que je voulais dire... Non, qu'est-ce que je dis ? je ne voulais rien dire... — Ah vous voyez, vous hésitez, vous bafouillez, je ne me suis pas trompé... vous pouvez me remercier, je vous ai arrêté à temps... j'ai perçu, je ne m'y trompe jamais... il y avait dans votre regard, dans votre silence, oui... comme une réticence... encore un instant... le diable vous poussant... des mots allaient sortir...

— Non, pas moi, moi je ne pouvais rien dire, pour la bonne raison que je n'ai rien pensé. Non, je vous assure, vous n'y êtes pas, pas chez moi... moi, quels mots ?... Mais je m'étonne... Au fait, quels sont ces mots ? D'où vous viennent-ils ? Comment vous sont-ils venus à l'esprit ? — Oh je ne sais pas... j'ai dû entendre... — Entendre où ? Chez qui ? — Je ne me souviens plus... — Réfléchissez. C'est grave, car si vous ne les avez pas entendus... alors... Mais dites-les donc, ces mots que vous avez conçus, que vous avez « senti » se former en moi, monter à mes lèvres... Bon, bon, n'insistons pas... Ce ne sera pas, cette fois, mis sur votre compte... Vous avez cru, juste cru percevoir, c'est ce qui est un peu fâcheux... oui, c'était une hallucination... mais il faudra vous surveiller, c'est inquiétant... Vous savez bien ce que c'est, ce que vous avez imaginé, ce que vous avez cru entendre : C'est ce que disent les imbéciles.

DU MÊME AUTEUR

nrf

Romans

PORTRAIT D'UN INCONNU. 1re édition : Robert Marin, 1948 ; Gallimard, 1956.
MARTEREAU, 1953.
LE PLANÉTARIUM, 1959.
LES FRUITS D'OR, 1963 (Prix International de Littérature).
ENTRE LA VIE ET LA MORT, 1968.
VOUS LES ENTENDEZ ?, 1972.

*

L'ÈRE DU SOUPÇON (essais), 1956.

*

LE SILENCE. LE MENSONGE (pièces), 1967.
ISMA (pièce), 1970.
C'EST BEAU (pièce), 1973.

Aux Éditions de Minuit

TROPISMES. 1re édition : Denoël, 1939 ; Éditions de Minuit, 1957.

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 16 janvier 1978.
Dépôt légal : 1er trimestre 1978.
N° d'édition : 22816.
Imprimé en France.
(1657)

22816

Nathalie Sarraute
"disent les imbéciles"

Des imbéciles. Imbéciles. Les imbéciles. C'est à ne pas croire. C'est lui qui vient de dire ça. Lui-même. C'est de sa propre bouche que sont sortis ces mots étonnants : des imbéciles. Ces gens-là, regardez, je vous les désigne, regardez-les bien. Vous voyez, ce sont des imbéciles. Les voici. Ils se nomment ainsi. Ils sont là, devant nous, immobilisés. Ils sont tout raides... comme inanimés... Ils sont emmaillotés soigneusement, entourés de bandelettes, sur leur visage des masques peints ont été posés...

KQ-961-674

folio

Rembrandt : "Le serment des Bataves" (détail). Nationalmuseum, Stockholm.

diffusion